

LA REVUE DU CAIRE

لا رینی دی کیر

SOMMAIRE :

HOMMAGE A VICTOR HUGO

	PAGE
JEAN BERTRAND BARRÈRE.. Le Génie de Victor Hugo	113
MOENIS TAHA HUSSEIN.... Victor Hugo et 'les Orientales'	124
—	
GEORGES RÉMOND	152
SADÉGH HEDAYAT	165

LA VIE LITTÉRAIRE

ABDEL RAHMAN SEDKY.... Rendons justice à la littérature Arabe.....	186
--	-----

LES ARTS — LA MUSIQUE

GABRIEL BOCTOR..... L'Exposition Internationale de dessins d'Enfants	195
--	-----

rdc

MAINTENANT



*est le temps
pour changer*

*la fluidité de
votre huile*

*à la fluidité
D'ÉTÉ*

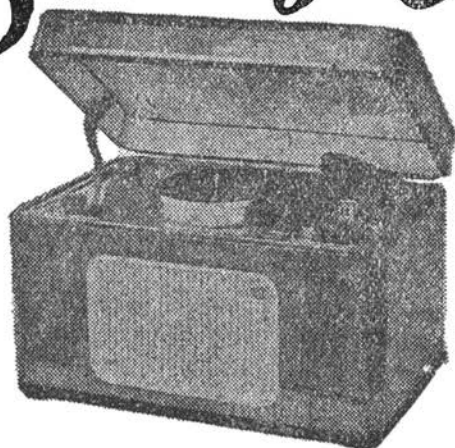


LES TABLEAUX DE GRAISSAGE AUX STATIONS DE LA
SHELL VOUS INDIQUENT LA FLUIDITE
CONVENABLE POUR

L'ÉTÉ

ENREGISTREMENT MAGNETIQUE SUR FIL
JOINT L'UTILE A L'AGREABLE
APPAREIL IDEAL POUR DICTER VOTRE COURRIER
ET POUR VOS SOIREES DANSANTES

LE *Sonofil*



R.C. 3518

Une fabrication
de la DIVISION "ELECTRONIQUE"
des ATELIERS DE CONSTRUCTIONS
ELECTRIQUES DE CHARLEROI
SOCIÉTÉ ANONYME



TEL. 59816

40, Rue Falaki - Le Caire

BANQUE MISR

S. A. E.

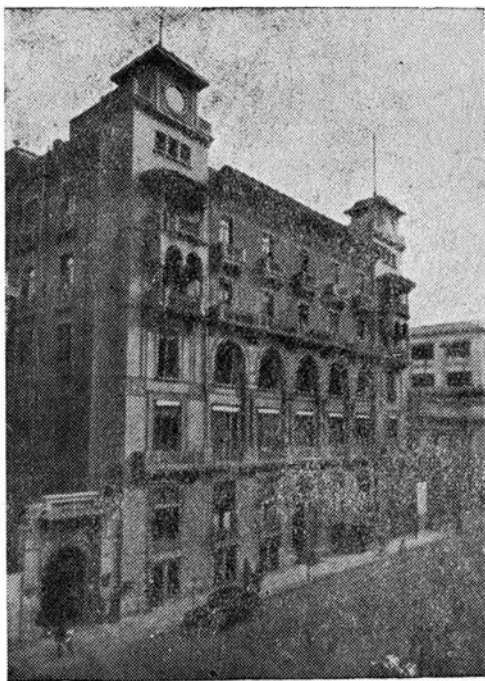
Fondée en 1920

R. C. Caire No 2

Siège Social : LE CAIRE

151, Rue Mohamed Bey Farid (ex-Emad El-Dine)

Téléphone No. 78295 et 78090



**LA BANQUE MET EN LOCATION, A DES PRIX
TRES AVANTAGEUX, DES COFFRES DE TOUTES
DIMENSIONS POUR LA GARDE D'OBJETS DE
VALEUR, AU SIEGE CENTRAL DU CAIRE ET A LA
SUCCURSALE D'ALEXANDRIE.**

MESSAGERIES MARITIMES

SERVICES DE PAQUEBOTS
ET NAVIRES DE CHARGE



GRANDE-BRETAGNE — BELGQUE — PAYS-BAS
ALLEMAGNE — PORTUGAL — MAROC — ALGERIL
TUNISIE — ITALIE — GRECE — ROUMANIE
TURQUIE — EGYPTE — LIBAN — SYRIE — ARABIE
COTE des SOMALIS — CEYLAN — INDE — PAKISTAN
MALAISIE — INDOCHINE — PHILIPPINES — CHINE
JAPON — COREE — ASIE RUSSE — COTE ORIEN-
TALE D'AFRIQUE — MADAGASCAR — LA REUNION
MAURICE — AFRIQUE DU SUD — AUSTRALIE
ANTILLES — AMERIQUE CENTRALE — ETABLISSE-
MENTS FRANCAIS DE L'OCEANIE — NOUVELLES-
HEBRIDES — NOUVELLE-CALEDONIE



REPRESENTATION EN EGYPTE

BRANCHE PASSAGES

Khedivial Mail Line, S. A. E.

Alexandrie Tél. 20824 - 21257 — Le Caire Tél. 59507 - 46322



BRANCHE MARCHANDISES

Société Misr de Navigation Maritime, S.A.E.

Alexandrie Tél. 21547 — Le Caire Tél. 78295



ZONE DU CANAL DE SUEZ

Port-Said Tél. 8671 à 8676 — Suez Tél. Port-Tewflick 36

CREDIT LYONNAIS

R.C. Alexandrie 136 — R.C. Le Caire 2361 — R.C. Port Said 113

Le CREDIT LYONNAIS

a l'honneur d'informer Messieurs les voyageurs à destination de l'Europe qu'il tient à leur disposition :
DANS SES LOCAUX, 19, Rue Adly Pacha et
DANS LES LOCAUX DE L'AEROGARE D'AIR FRANCE, Midan Soliman Pacha, des guichets de change touristique destinés à les renseigner et à effectuer rapidement dans les limites des règlements en vigueur toutes les formalités de Contrôle des Changes ainsi que les **TRANFERTS** ou l'émission des **LETTRES DE CREDIT** qui leur sont nécessaires pour leur séjour à l'étranger.

Sur présentation de leurs passeports, M.M. les voyageurs pourront également se procurer aux mêmes guichets des **BILLETS DE BANQUE FRANÇAIS** jusqu'à concurrence de Frs. 20.000 par personne.

Le **CREDIT LYONNAIS** possède également des guichets de change à **L'AÉRODROME D'ORLY** et à **L'AÉROGARE DES INVALIDES à PARIS.**



**"Je vous cite un fait précis!
800.000 passagers ont utilisé
AIR FRANCE**

C'est la meilleure preuve qu'Air France réserve à ses passagers des conditions de voyage qui sont appréciées dans le monde entier. L'accueil, le confort et le service Air France sont d'une perfection devenue légendaire. Aussi bien pour vos affaires que pour vos déplacements privés, Air France vous offre des possibilités immenses en vous conduisant en quelques heures dans 155 centres répartis dans 70 pays du monde. Profitez de ces facilités. Vous y trouverez aussi votre intérêt.

*AIR FRANCE ABOLIT LES SERVITUDES
DU TEMPS ET DE L'ESPACE.*



AIR FRANCE

Le Caire . Midan Soliman Pacha — Tél 79915 Agence Shephard's — Tél. 45670
Alexandrie : 3 Rue Fouad — Tél. 23929 ..

ET TOUTE AGENCE DE VOYAGE RECONNUE



LA REVUE DU CAIRE

FONDÉE EN 1938
Vol. XXIX No. 151

JUIN
1952

DIRECTEUR :
Alexandre Papadopoulos

LE GÉNIE DE VICTOR HUGO

Un génie est un accusé », a écrit V. Hugo dans *William Shakespeare*. Loué et discuté de son vivant jusqu'à l'excès de l'idolâtrie et de la haine, ce poète a continué de susciter après sa mort, et encore aujourd'hui, des réactions exclusives. Elles avaient, elles ont des raisons souvent étrangères à l'art, croyances, opinions politiques, vie privée, mais aussi de pure esthétique. La principale tient à sa différence. Celle-ci était si accentuée que les contemporains de V. Hugo ont eu recours, pour l'évoquer, aux images anormales : Gautier voit en lui un arbre immense, Sainte-Beuve, qui l'appelle avant 1830 « un jeune roi barbare », raille dès 1836 « le cyclope », appréciation d'une justesse seulement anticipée, et, au moment des *Misérables*, reconnaît avec répulsion que c'est « un homme qui a des facultés extraordinaires et disproportionnées » ; Leconte de Lisle le compare à l'Himalaya. Toutes ces images concordent pour suggérer l'idée de la puissance et d'une démesure étrangère

à ce qu'on est convenu d'appeler le génie français. Mais celui-ci est si divers que sa mesure apparente n'est qu'une moyenne de différences. Sans doute Hugo a subi, de manière diffuse, l'influence de Shakespeare et du génie germanique, mais aussi de la Bible et, sur le tard, d'Eschyle, et il n'y était sensible que parce qu'il y trouvait des forces exceptionnelles appropriées à son génie.

Pourtant, celui-ci ne s'est pas imposé d'un coup, à la manière d'un Rimbaud, mais il semble plutôt s'être fait et dégagé continûment de lui-même et des autres. Des libérations successives, dues à l'esprit romantique, à l'émancipation de 1834 et à l'exil, ont aidé à cet élargissement audacieux de l'imagination du poète jusqu'à des horizons cosmiques. Lui-même a distingué de son « ancienne manière » celle de l'exil, qu'il lui jugeait préférable, et c'est une question préliminaire que l'appréciation hiérarchique de son œuvre dans le temps. Longtemps, on a considéré les œuvres de l'exil comme une sorte de complément au principal, *Hernani* et *Notre-Dame de Paris*, et, encore dans le premier tiers du XX^e siècle, Thibaudet faisait commencer les « années inutiles » dès après 1860-62, égalant aux *Contemplations* « la tétrade des années 30 », plus ordonnée, plus à notre portée. À l'opposé, les critiques de 1950, attelés à redécouvrir Hugo sous l'influence du surréalisme, limitent leur admiration aux poèmes noirs de l'exil : « entre deux sécheresses vingt ans de déluge », écrivait récemment P. Schneider dans *Temps modernes*. Ces deux attitudes souffrent d'exclusivisme. Faut-il croire à une révélation de l'exil ? Un examen attentif démontre que tout se préparait avant l'exil, que *la Pente de la rêverie*, *Saturne* ou certaines *Orientales* sont de même nature que *la Fin de Satan*, *la Légende* ou *les Chansons*. Faut-il croire, à l'inverse, avec D. Saurat

à un calcul ? Hugo se serait contraint à la mode sentimentale de 1830 par lésir de plaire et ne se serait révélé tel qu'il était qu'au moment où l'exil chassait cette préoccupation ? L. Mabileau, dont les pages de conclusion sont à relire, voyait au contraire dans l'époque romantique le véritable climat de V. Hugo et pensait que le poète l'avait maintenu en lui-même au mépris de l'évolution du siècle. Plus justement, on pourrait dire que V. Hugo s'est accordé jusque vers 1840 au goût avancé de son siècle, et qu'après, loin de rester fixé à l'esprit d'une époque révolue, il a dépassé, comme hors du temps, le mouvement littéraire contemporain pour suivre sa propre évolution, ce qui vérifie un autre mot de ce même critique : « il n'avait cessé d'être à demi étranger que pour devenir à demi ancien », mais ancien à la manière de « Dante et Shakespeare ».

Autre question préalable : sa gloire littéraire. Th. Maulnier, ayant épuisé en V. Hugo le poète de la quantité et de la démesure, voit, en définitive, en lui la parfaite réalisation du mythe de l'homme de lettres : « Une fois, au moins, dans l'histoire des lettres, une œuvre a été consacrée à faire passer dans la légende humaine non ses créatures, mais son créateur ». C'est qu'il s'agissait, plus que d'un romancier ou d'un dramaturge véritables, avant tout d'un poète. Mais il est vrai que la « carrière » de V. Hugo, même dans ses accidents, semble dessinée à souhait pour proposer un modèle de vie littéraire. On n'en devrait pas tirer d'excessives conclusions sur « Hugo le malin ». H. Guillemin fait remarquer avec raison qu'il y entre autant de maladresses conscientes et d'actes à contre-temps que d'opportunisme heureux et de calculs prudents. La générosité et l'orgueil sont les caractéristiques de son fonds moral. Il reste que

l'écrivain qui, parti de rien, a élevé sa famille avec le produit exclusif de sa plume et, en accumulant une œuvre considérable, a laissé à sa mort une fortune importante, représente un exemple de réussite sociale dont ses contemporains se sont bien avisés. **J. Janin** reconnaissait qu'on lui devait d'avoir fait entrer dans l'état-civil le métier d'homme de lettres. « Hugo, c'est véritablement l'honneur de notre profession », disait encore, avec son humour sérieux, le poète L.-P. Fargue. La préparation soignée de ses manuscrits d'apparat, destinés à être légués à la Bibliothèque Nationale, prolonge ce propos.

On connaît la définition de Hugo par Péguy : « un génie gâté par le talent ». Aidé aussi. Hugo avait, en effet, des qualités régulatrices qui, sans nuire à son génie, l'ont soutenu et discipliné. D'une façon générale, il a joui d'une santé et d'une volonté qui lui ont assuré la continuité dans l'effort créateur ; il atteint son maximum dans ces vingt années d'exil, d'un régime et d'un débit surveillés. Car Hugo créait laborieusement et se corrigeait attentivement. Cette discipline n'aurait rien valu sans un assemblage de dons et d'acquis techniques fortifiés par l'entraînement. Il y faut compter la connaissance approfondie et cultivée de la langue, syntaxe et vocabulaire, qui fait de lui un de nos meilleurs écrivains, et des plus riches — « la royauté des mots, nul ennemi ne la lui conteste », écrivait Thibaudet, et c'est aussi l'avis d'A. Rousseaux —, une virtuosité poétique qui réunit le sens de l'équilibre et du déséquilibre étudié du vers, la curiosité des rimes, qui lui découvrent des rapports inattendus — Gide a souligné cet aspect de la poésie hugolienne —, un goût de la composition, c'est-à-dire à la fois du composé et du composite, qui se fait sentir dans tous ses grands recueils poétiques, enfin une

facilité oratoire et un art du récit, réprouvé par Valéry et les amateurs de « poésie pure » comme non poétique, qui entraînent et font des poèmes de *la Légende des Siècles* comme de la première partie des *Misérables* des lectures passionnantes : or, si le cas est fréquent dans le roman, il est rare en poésie.

Sa puissance, qui exerce à plein ces dispositions, tient à son imagination exceptionnelle et à sa sensibilité très impressionnable, qui sont liées. De la première, qu'on a étudiée à plusieurs reprises, on convient qu'elle était surtout visuelle : « Ses yeux plongent plus loin que le monde réel, a dit de lui Gide, mais ce monde réel, il sait, quand il veut bien, le voir et le peindre admirablement ». Ce réalisme, poussé parfois jusqu'au morbide, a été accusé par ses nombreux dessins. Mais ceux-ci nous montrent également son goût du surréel. Et celui-ci, loin de lui cacher le réel, permet au contraire à Hugo de lui donner un relief et une profondeur inusités. Car son imagination ne se borne pas à enregistrer ou créer des images, elle les relie et les ordonne selon un réseau à deux dimensions, d'harmonies d'après les formes et les fonctions et de symboles d'une réalité transcendante : or, la découverte de tels rapports inaperçus en étendue et en profondeur constitue une part essentielle de l'activité poétique. Hugo lui-même s'est préoccupé de définir, dans le texte de *Post-Scriptum de ma vie* intitulé *Contemplation suprêmes*, les trois degrés de la connaissance poétique : « Peu à peu l'horizon s'élève, et la méditation devient contemplation ; puis, il se trouble, et la contemplation devient vision ». Ils correspondent à trois formes de l'activité spirituelle, « observation, imagination, intuition », ayant pour objet respectif « humanité, nature, surnaturalisme ».

La sensibilité du poète, qui ébranle son imagination et lui donne le ton, oscille entre plusieurs pôles d'émotion, notamment la joie et l'effroi. C'est ce dernier qui attire le plus nos critiques modernes. Baudelaire, le premier, dans une étude célèbre de *l'Art romantique*, a mis l'accent sur le monde mystérieux où, dès avant l'exil, flottait la conscience poétique de V. Hugo. De nos jours, Claudel, dans un texte de *Positions et Propositions*, y a rendu un hommage assez rare de la part de ce poète, si proche à certains égards, pour qu'on le cite : « On peut dire sans exagération que le sentiment le plus habituel à Victor Hugo celui où il a trouvé ses inspirations les plus pathétiques, ... sa chambre intérieure de torture et de création, c'est *l'epouvante*, une espèce de contemplation panique. Personne ne peut contester la sincérité du grand poète et qu'il fut vraiment et réellement un voyant à la manière de l'Anglais Blake. Non pas un voyant des choses de Dieu. il n'a pas vu Dieu, mais personne n'a tiré tant de choses de cette ombre que fait l'absence de Dieu ». Pur parti pris. Si Hugo n'a pas vu Dieu comme une personne, il n'est aucun de ses livres, au moins depuis le début de l'exil, qui ne soit écrit en la présence, et presque, comme dit M. Raymond, en la « complicité » de Dieu. C'est ce qui leur confère leur dimension cosmique. Mais cette présence est diffuse, comme Hugo s'en est plaint, car Dieu reste pour lui ce que Romain Rolland appelle « le sans-mesure », incompatible avec la familiarité personnelle d'un Péguy : « Croire des choses qui ont des contours, lit-on dans *Pierres*, c'est très doux. Je crois des choses qui n'ont pas de contours. Cela me fatigue (1865) ». Son imagination seule pouvait à la fois nourrir et exorciser, en cherchant à les circonscrire dans des formes, ses terreurs de rêve endormi

ou éveillé, que H. Guillemin a étudiées. Cercle vicieux, d'où Hugo s'est évadé plus d'une fois en se donnant au monde des créatures. Mais l'énigme du Créateur et de sa création a développé en lui une impatience réelle de connaître qui devait faire de la mort, pour cet homme qui avait tant aimé la vie, la bienvenue : « Je pense par instants avec une joie profonde, a-t-il noté en 1863, qu'avant douze ou quinze ans d'ici, au plus tard, je saurai ce que c'est que cette ombre, le tombeau, et j'ai une sorte de certitude que mon espoir de clarté ne sera pas trompé ».

« Les génies déconcertent », a-t-il écrit. J'ai mis en lumière ailleurs, assez pour ne pas y revenir ici, cette aptitude à la joie qui se manifeste dans sa vie par la bonne humeur et dans son œuvre par la *fantaisie*, diverses nuances de l'humour, la verve épanouie du *Théâtre en liberté*, et enjouée des *Chansons*. M. Raymond a signalé « son génie du grotesque qui ne doit pas être confondu avec celui de la satire politique ou morale, et que révèle en premier lieu son théâtre » : « Un Hugo rabelaisien et « espagnol » s'y ébroue (lisez *l'Homme qui rit*) sous les haillons d'un *picaro*, dans un monde irrégulier, au milieu d'une nature déchiquetée, *baroque*, toute en excroissances et en tumeurs ». Là encore, c'est la même imagination qui joue, avec autant d'intensité et dans un registre différent, pour aboutir à la constitution d'un monde étrange, plein de fermentations joviales ou gracieuses. On y voit ce que J. Vianey appelait un peu inconsidérément un « badinage » prendre, parallèlement à l'inspiration fantastique, une expansion cosmique dans le domaine de l'infiniment grand ou surtout dans celui de l'infiniment petit. Hugo était conscient de ce double aspect de lui-même et s'est plu à le retrouver chez d'autres, notamment dans Shakespeare : « Il y

a de certains hommes mystérieux, a-t-il écrit dans l'essai consacré au poète de *Hamlet* et du *Songe*, qui ne peuvent faire autrement que d'être grands... (c'est insupportable)... Ils s'en vont, ils tournent aux choses terrestres leur dos formidable, ils développent brusquement leur envergure démesurée... Puis tout à coup ils reparaissent ... Ils consolent et sourient. Ce sont des hommes ».

La coexistence de ces deux tonalités fondamentales, jointe à la variété des moyens d'expression et à la maîtrise des techniques, ajoute à la puissance de l'œuvre hugolienne une diversité dans les genres pratiques et les créations qui n'est masquée que par la marque insistante de son génie propre et son aptitude à produire des variantes multiples sur les mêmes schémas romanesques ou dramatiques, les mêmes types de monstres et de héros, les mêmes thèmes et motifs poétiques. Mais ce tour rapide serait incomplet si l'on ne reconnaissait, à l'origine, une source d'émotions incomparable, le cœur de Hugo. Un grand cœur, ouvert et fidèle à ses affections. F. Mauriac a récemment rendu hommage à cet « héroïsme de la banalité », qui assure à ce poète une large audience de lecteurs obscurs et reconnaissants. Homme à femmes, Hugo a la générosité des désirs satisfaits. Seuls, les envieux et les délicats, parfois les mêmes, Sainte-Beuve et Vigny, ont pu en prendre ombrage. Cet amour pour les femmes, les amis, les enfants et les bêtes lui ouvre sur les êtres une perspective de tendresse et de pitié suprême qui s'affecte, mais ne se rebute presque jamais de ses illusions déçues. Il y entre, en effet, de la naïveté. Ce grand orgueilleux, comme il arrive souvent, était un grand naïf. Ce trait est-il à mettre au compte du « primitif » qu'on s'est plu à découvrir et qui était aussi un grand civilisé,

ami du luxe et des pauvres ? Hugo fait de la naïveté une condition de grandeur : « Chose admirable, pour que le génie soit complet, il faut qu'il soit de bonne foi... Homère est dupe de l' *Iliade*. De là sa grandeur ». On peut le répéter de lui-même et de son œuvre, à laquelle il croyait et qui regorge d'espoir et de confiance. Elle a une vertu réconfortante, qui lui attirait l'affection d'un Alain, juge difficile, et qui, en dépit des ennemis irréconciliables que la politique et l'esthétique lui garderont, lui assurera, tant que son œuvre sera vraiment vivante, la fidélité du peuple : réconciliation trop rare de l'art et de la masse pour ne pas être considérée.

Mais les délicats, et, plus simplement, les amateurs d'art ont leur part : encore doivent-ils la chercher. Le recul nous permet de poursuivre avec précision l'exploration d'immenses domaines de son œuvre, inconnus ou qu'on croyait connus. Il est permis de préférer à V. Hugo Baudelaire, Rimbaud ou Mallarmé, la poésie de la densité, de l'aventure ou de la pureté, mais on ne peut méconnaître la somme de poésie, le phénomène poétique qu'il représente, ni contester que son œuvre, ici ou là, englobe ces aspects. Le soupir de Gide, souvent mal interprété et rectifié par ses commentaires, n'a pas d'autre sens. L.-P. Fargue voyait en V. Hugo la « *matrice poétique* » du XXe siècle. Tous les poètes français de la fin de son siècle et du début du nôtre lui ont une dette, car il les contient tous en partie, parnassiens, symbolistes, fantaisistes et impressionnistes, et même surréalistes, de Verlaine à Guillaume Apollinaire et à M. Jacob, et de Baudelaire et Rimbaud à Péguy et à P. Claudel. Mallarmé, si distinct, est parti de lui et lui a conservé son admiration. Dans un moment d'a-

mertume, Hugo vieillissant, qui voyait tant de générations passer le long de lui-même, a écrit en 1865 :

« Jeunes gens d'aujourd'hui, réfléchissez avant de dire que c'est nous qui sommes les vieux. Vous pourriez bien vous tromper. Nous sommes la jeunesse du siècle; vous en êtes la vieillesse ». Cette superbe parade se vérifie à plusieurs points de vue. Je me contenterai de celui-ci : son œuvre ne représente pas seulement, dans sa première moitié, la jeunesse de son siècle, mais l'œuvre de *la* jeunesse; sa maturité, la concentration de toutes les facultés sur les problèmes fondamentaux; si l'œuvre de sa vieillesse, l'œuvre vraiment digne de *la* vieillesse, avec ce qu'elle peut avoir de tendre et d'indulgent, et de déjà étranger à la terre. Ainsi son œuvre vit et réalise la performance d'accorder sa courbe générale aux grandes étapes de la vie de l'homme. Elle n'offrirait pas l'image d'un cycle, si elle ne provenait d'un effort sans cesse renouvelé pour s'exprimer dans les problèmes et les impressions de son âge et de son temps. « Le grand dans les arts, a-t-il écrit, ne s'obtient qu'au prix d'une certaine aventure... Le génie est un héros ». Son œuvre est, en effet, avant celle de Rimbaud et sur une échelle plus étendue, une extraordinaire aventure. On peut conclure au succès ou à l'échec : son existence seule est un fait considérable. Hugo a été le plus grand aventurier poétique d'un siècle qui en compte quelques-uns de taille et, probablement, de toute notre littérature.

Il ne lui manque, en somme, que d'être vraiment lu : ce qui est grave. Notre temps le boude encore. Son œuvre gigantesque met trop ou mal à l'aise. Des écrivains qui lui ont consacré un hommage à l'occasion du cent-cinquantième anniversaire de sa nais-

sance, bien peu se sont donné la peine de le relire. « Victor Hugo, a noté L. Jovet, apparaît comme un monument public où chacun dépose ses impressions après je ne sais quel pique-nique spirituel, raturant ce qu'ont dit les autres, rajoutant aux premiers graffiti, sans entrer peut-être dans l'édifice ».

Ce n'est que trop vrai. A. Maurois, tout récemment, le décrète avec piquant « un poète d'avenir ». Acceptons-en l'augure (1).

JEAN-BERTRAND BARRÈRE

(1) N.D.L.R. — Conférence donnée aux « Amitiés Françaises » du Caire à l'occasion de la commémoration du poète pour le cent cinquantième anniversaire de sa naissance.

VICTOR HUGO

ET

« LES ORIENTALES »

Il est bien difficile d'aborder Victor Hugo, de quelque côté qu'on essaye de l'approcher. Je suis le Lilliputien devant le corps endormi de Gulliver. Et j'aurai beau vous entretenir des « Orientales », ce que je pourrai dire ne formera qu'un fil extrêmement ténu que le géant aura vite fait de rompre d'un léger soubresaut... Je ne sais pourquoi, chaque fois qu'il est question de Victor Hugo, je songe à ces Dessins Animés, où l'on voit un tout petit animal, une souris par exemple, aux prises avec un mastodonte, lion ou grizzly : la minuscule bête ne sait pas qu'elle se trouve sur le dos ou proche de la gueule du monstre ; elle lui caresse les moustaches, d'une patte pleine d'assurance tranquille, elle lui met une griffe, si j'ose dire, dans l'œil, elle lui arrache un poil de sa fourrure... Soudain, elle prend conscience du péril : un grognement, une secousse ont suffi ; la voilà éperdue !

C'est un peu à l'étourdie que, sur la demande aimable de Monsieur Bernard Guyon, j'ai accepté de parler, — et c'est pour la première fois aux « Amitiés Françaises », — du Victor Hugo des *Orientales*. Et

N.F.L.R. — Conférence donnée aux « Amitiés Françaises » du Caire le Mercredi 30 Avril 1952, à l'occasion de la commémoration du poète pour le cent-cinquantième anniversaire de sa naissance.

maintenant me voici devant vous : l'honneur ne me prévient nullement de sentir que je suis sur un volcan. Puisse le « Père Hugo » ne point m'en vouloir si je ne dis pas à son sujet ce qu'il aurait aimé qu'on dît ! J'ai un peu l'impression d'être ce petit garçon chargé de réciter le traditionnel compliment à son aïeul vénérable le jour de son anniversaire ; et lorsque le gâteau s'orne de cent-cinquante bougies, vous admettez qu'il y a de quoi être ému... Verrai-je un sourire indulgent dans la barbe neigeuse du patriarche, ou, au contraire, sur cette auguste face, le sourcil orageux des colères rentrées ?

Bien heureusement, j'ai à vous parler d'un Victor Hugo de vingt-sept ans : « Les Orientales », en effet, parurent en 1829. C'est donc d'un poète, somme toute, plus jeune que moi que je vais vous entretenir.

1829 : Victor Hugo, quoique très jeune, est déjà marié, père de famille, chevalier de la Légion d'Honneur et homme de lettres, sinon de premier plan, connu du moins et fort apprécié. En littérature, il n'est plus ce qu'on appelle un débutant : le recueil brillant des *Orientales* vient, vous le savez, trois ans après *Bug Jargal*, quatre ans après *Han d'Islande*. Enfin, grâce à la célèbre *Préface de Cromwell*, qui date de 1827, il est déjà le chef de l'école romantique française.

Il apparaît aujourd'hui qu'on commence de réparer la terrible injustice commise depuis près de cinquante ans à l'endroit du plus grand poète de la France. Et nous assistons maintenant à quelque chose qui ressemble à une réhabilitation.

On a souvent remarqué qu'à la mort d'un écrivain, il se produisait une désaffection générale : comme si la disparition autorisait la haine ou l'indiffé-

rence. Et l'ingratitude, habituellement, dure d'autant plus que cet écrivain a exercé sur sa génération une influence plus profonde. On peut ainsi mesurer la valeur d'un poète ou d'un romancier. On s'est amusé même à fixer cette période de quarantaine littéraire et posthume : la plupart du temps, elle est de dix à vingt ans. Voyez Anatole France ; il est enfin admis à siéger dans cette académie abstraite et définitive des grands écrivains français. Mais Romain Rolland, en revanche, n'a pas encore franchi cet « âge ingrat » de la gloire : on ne le lit guère actuellement ; on le redécouvrira dans quelques années...

Hugo, lui, est bien demeuré cinquante ans dans la salle d'attente de la gare littéraire. Après ce demi-siècle de purgatoire intellectuel, on lui permet enfin de sortir en plein air, et l'on reste écrasé devant cet autre « effrayant génie ». Monsieur Guillemin, Monsieur Barrère, — quelques-uns encore —, ont-ils suffisamment pesé les conséquences de leur acte ? Remettre en liberté le grand poète, ce vieux fou, cet homme énorme, ce mage encombrant, ce prophète intempestif ! Voilà derechef déchaînée cette force de la nature. Comment ne pas comprendre cette méfiance qu'il inspira dès 1885, qu'il inspire encore aujourd'hui à beaucoup, à moi tout le premier ? Avec lui, pas de repos possible. Si difficile et hermétique et impénétrable que soit Mallarmé, nous trouvons près de lui tout apaisement : son œuvre entière tient dans le creux de la main ; à tort ou à raison, nous croyons ainsi la posséder. Mais celle de Victor Hugo ! On peut toujours essayer d'écarter les bras et de se camper fermement sur ses jambes pour l'accueillir, elle déborde de partout, elle file dans les coins, sous le lit, entre les lamelles du plancher ; elle est une eau qui marche et vous serez noyé. On n'aime pas être noyé :

on résiste, on se débat ; on construit un barrage pour que les eaux soient enfin captives, on met un demi-siècle à l'édifier, et crac ! l'élément est le plus fort, il rompt la digue, tout est submergé. Il faut nager ou s'embarquer. Si vous le voulez bien, Mesdames et Messieurs, nageons ensemble ou prenons la même barque : elle a nom *Les Orientales* et elle nous invite à un beau périple méditerranéen.

Il serait malhonnête et un peu ridicule de prétendre, sous prétexte que nous commémorons au Caire le cent-cinquantième anniversaire de la naissance de Victor Hugo, que *Les Orientales* sont un chef-d'œuvre. « Mais alors, me direz-vous, pourquoi diable en parlez-vous, si vous tenez ce recueil pour l'un des ouvrages les moins remarquables de son auteur ? ». J'ai deux réponses : la première est piètre ; c'est que nous sommes en Orient, et qu'il était peut-être convenable qu'un Oriental, en l'occurrence un Egyptien, tentât de souligner la conception que Victor Hugo a pu avoir de ce lieu de la terre qui a inspiré tant de rêves, un tel désir de s'y rendre que ceux qui en ont éprouvé le charme n'en veulent plus bouger. Pour un comparatiste, assurément, il y a là une belle occasion de marquer ce que le grand poète doit à l'Orient et ce que celui-ci doit à celui-là. Oui, sans doute, mais la deuxième réponse me semble plus solide : Monsieur André Rousseaux a dernièrement réaffirmé, avec l'autorité qu'on lui connaît, et à-propos d'inédits de Charles Péguy qu'on vient de publier, — vous trouverez cet article dans « Le Figaro Littéraire » du Samedi 19 Avril 1952, — que « ... chez un écrivain de génie, tout est en germe dès le début ». Il insiste sur le fait que c'est là une « vérité fondamentale », et, s'en prenant avec mépris à l'histoire littéraire, qui, dit-il, « fait souvent plus de tort que de bien à la littéra-

ture », il l'accuse formellement de fausser cette indiscutable vérité.

Encore que je ne sois point tout-à-fait de ce sentiment, la vérité en question sert aujourd'hui trop bien mon dessein pour qu'à mon tour j'essaye de la fausser, ce qui me vaudrait, en outre, les foudres de l'éminent critique! De fait, si bien peu de chose dans *La Thébàïde* annonce le génie de Racine, force nous est de reconnaître que tout, dans *Les Orientales*, laisse deviner celui de Victor Hugo. Il est même remarquable que ce recueil assez mince et qui ne groupe qu'une quarantaine de poèmes, la plupart brefs, contienne non seulement tout le lyrisme épique de l'auteur de *La Légende des Siècles*, mais prépare encore Gérard de Nerval, Baudelaire, Leconte de Lisle, Banville, Verlaine, Rimbaud, Apollinaire et Valéry, pour ne point parler d'Aragon, car le rapprochement serait un peu trop facile.

C'est pour le coup qu'on pourrait, à propos des *Orientales*, reprendre la célèbre boutade prêtée à Gide, auquel on demandait quel était à son avis le plus grand poète français, et qui aurait répondu : « Victor Hugo, hélas ! » Cet « hélas » -là est plus lourd de conséquences littéraires que celui qui termine *Bérénice* et qui fit tant couler d'encre. Car nous pouvons ici soupirer cet « hélas » dès l'aurore éblouissante et criarde du jeune génie poétique :

*La voyez-vous passer, la nuée au flanc noir ?
Tantôt pâle, tantôt rouge et splendide à voir, ...*

Si nous la voyons passer ! Je ne sais trop pourquoi j'avais conservé des *Orientales*, lues au temps de l'adolescence, le souvenir d'un livre charmant, gracieux et doucement exotique. M'étaient restés présents à la mémoire des poèmes comme *Clair de Lune*,

Sara la baigneuse, Attente, Adieux de l'hôtesse arabe, ..., c'est-à-dire, en somme, les pièces tendres et mélancoliques du recueil. Mais, en reprenant *Les Orientales* et en les examinant de plus près, quel ne fut pas mon étonnement de constater que c'était au fond un livre de haine, de sang et de mort, où règnent absolument la guerre, les plus épouvantables carnages, les incitations au meurtre et à la révolte, enfin toutes les calamités que purent inventer les hommes.

J'avais apparemment oublié que « l'enfant sublime », comme l'avait appelé Chateaubriand, était fils de général, après tout, et que son enfance et sa jeunesse avaient baigné dans la grandiose et exaltante épopée napoléonienne. Si, dès 1802, « Napoléon perçait sous Bonaparte », on peut dire que dès 1829, l'auteur de *La Légende des Siècles* perce sous celui des *Orientales*.

Il est une distinction entre les génies, laquelle m'est d'autant plus chère que sans doute elle ne se vérifie pas toujours. Je m'amuse, en effet, à les répartir en deux catégories : celle des génies *organiques* et celle des génies *organisés*. Les premiers sont des forces de la nature ; ils sont cosmiques et grandioses, tonitruants et entiers ; ils ignorent le bon goût et la nuance ; leur inspiration puissante et dévergondée aveuglément les emporte ; mais aussi ils atteignent au sublime ; ils sont prophétiques et épouvantables ; bref, ils ressemblent aux géants gonflés et torturés de Michel-Ange. Au contraire, les seconds sont éminemment discrets et connaissent la mesure ; ils gardent toujours l'intelligent contrôle de leurs moyens et leurs œuvres sont ordonnées, polies et harmonieuses ; « calmes et tranquilles », ils sont la plupart du temps subtils et profonds. Voici quelques faciles exemples : en musique, Beethoven et Mozart ; en littérature, Corneille et Ra-

cine ; en peinture, Rubens et Le Poussin ; en sculpture, Rodin et Maillol. On peut continuer indéfiniment ce jeu stérile et gratuit, qui revient, en dernière analyse, à l'ancienne division entre Apolliniens et Dionysiens.

Il demeure que Victor Hugo, dès la composition des *Orientales*, offre tous les caractères du génie organique. Et s'il n'est point « bête comme l'Himalaya », (au reste, pourquoi l'Himalaya serait-il bête ?), il est monstrueux et sublime comme lui. A lire *Les Orientales*, nous nous rendons compte que nous voilà au pied d'une montagne écrasante de majesté et dont la cime auguste se perd dans les nuées... Ce qui me frappe le plus peut-être chez Hugo, — et dans ma relecture des *Orientales* je l'ai éprouvé presque jusqu'à la gêne, — c'est son manque absolu de pudeur. Je crois qu'il découragerait la psychanalyse la plus opiniâtre, et tous les Jean-Paul Sartre de la terre, toutes les Simone de Beauvoir du monde en vain tenteraient de l'expliquer par quelque complexe d'Oedipe ou par quelque refoulement intime... C'est André Gide, encore une fois, qui pense qu'au point de départ de tout génie, il y a un « manque », une déficience psychologique ou physiologique ; il cite le cas de Dostoïevski. C'est exact, je crois, quand il s'agit de ce que j'ai appelé le génie organisé : rappelons-nous Racine tout honteux d'avoir écrit des chefs-d'œuvre pour le théâtre. Mais il n'en va plus de même lorsqu'il est question des génies organiques : là, plus de contrainte, plus de vergogne. Là, éclatent la santé et la « normalité ». Si tout, chez l'organisé, est fonction du travail et de la volonté, au contraire, chez l'organique, tout est le fruit du hasard et de l'abandon. Voyez Claudel et Gide, précisément. Cette robustesse physique et morale de Victor Hugo a quelque chose d'insolent, et les êtres débiles que nous sommes, — hélas ! — devenus ressentent comme une injure per-

sonnelle la vitale assurance du Mage inspiré. D'où l'attitude actuelle de beaucoup : essayer de faire comme si Hugo n'avait point existé. Pour ma part, j'avoue à ma honte que j'agis de la sorte non seulement envers Hugo, mais aussi à l'égard de Balzac, de Wagner, de Nietzsche, et de bien d'autres. Autruche épouvantée, j'enfouis ma tête dans les sables accueillants et tièdes du classicisme calme et des disciplines universitaires, et je laisse passer l'orage. Mais aujourd'hui, je tâche à l'affronter avec vous.

Il faut, pour saisir les intentions du poète quand il composa *Les Orientales*, étudier d'abord sa préface et connaître ensuite le plan du recueil, qui est rigoureux. Cette préface, qui doit être comptée parmi les nombreux manifestes de la jeune école romantique française, nous explique pourquoi Victor Hugo a cette fois choisi l'Orient comme source d'inspiration. Après avoir affirmé l'absolue liberté du poète quant à ce que lui dicte sa fantaisie, le juvénile écrivain note : « ... Si donc aujourd'hui quelqu'un lui demande, (au poète), à quoi bon ces *Orientales* ? qui a pu lui inspirer de s'aller promener en Orient pendant tout un volume : que signifie ce livre inutile de pure poésie, jeté au milieu des préoccupations graves du public et au seuil d'une session ? où est l'opportunité ? à quoi rime l'Orient ? ... Il répondra qu'il n'en sait rien, que c'est une idée qui lui a pris ; et qui lui a pris d'une façon assez ridicule, l'été passé, en allant voir coucher le soleil ». Un peu plus loin, Hugo écrit : « ... Si on lui demandait ce qu'il a voulu faire ici, il dirait que c'est la mosquée ». Enfin, explique-t-il, le Moyen-Age et l'Orient sont deux thèmes encore jamais exploités : « désordre, profusion, bizarrerie, mauvais goût », s'écrieront les adeptes attardés du Classicisme Louis-Quatorzième : tant pis pour eux s'ils ne comprennent pas ! Il faut

aller de l'avant. *Les Orientales* n'auraient-elles que ce mérite, il faudrait déjà rendre hommage à Victor Hugo pour cette courageuse tentative de sortir des sentiers battus et de créer à tout prix du nouveau. Mais voici le plus intéressant : « ... En y réfléchissant, ... , peut-être trouvera-t-on moins étrange la fantaisie qui a produit ces *Orientales*. On s'occupe aujourd'hui, et ce résultat est dû à mille causes qui toutes ont amené un progrès, on s'occupe beaucoup plus de l'Orient qu'on ne l'a jamais fait. Les études orientales n'ont jamais été poussées si avant. Au siècle de Louis XIV on était helléniste, maintenant on est orientaliste. Il y a un pas de fait. Jamais tant d'intelligences n'ont fouillé à la fois ce grand abîme de l'Asie. Nous avons aujourd'hui un savant cantonné dans chacun des idiomes de l'Orient, depuis la Chine jusqu'à l'Égypte.

Il résulte de tout cela que l'Orient, soit comme image, soit comme pensée, est devenu, pour les intelligences autant que pour les imaginations, une sorte de préoccupation générale à laquelle l'auteur de ce livre a obéi peut-être à son insu. Les couleurs orientales sont venues comme d'elles-mêmes empreindre toutes ses pensées, toutes ses rêveries et ses pensées se sont trouvées tour à tour, et presque sans l'avoir voulu, hébraïques, turques, grecques, persanes, arabes, espagnoles même, car l'Espagne c'est encore l'Orient ; l'Espagne est à demi africaine, l'Afrique est à demi asiatique.

Lui s'est laissé faire à cette poésie qui lui venait. Bonne ou mauvaise, il l'a acceptée et en a été heureux. D'ailleurs il avait toujours eu une vive sympathie de poète, qu'on lui pardonne d'usurper un moment ce titre, pour le monde oriental. Il lui semblait y voir briller de loin une haute poésie. C'est une source à laquelle il désirait depuis longtemps se désaltérer. Là, en effet, tout est grand, riche, fécond, comme dans le

moyen âge, cette autre mer de poésie. Et, puisqu'il est amené à le dire ici en passant, pourquoi ne le dirait-il pas ? il lui semble que jusqu'ici on a beaucoup trop vu l'époque moderne dans le siècle de Louis XIV, et l'antiquité dans Rome et la Grèce ; ne verrait-on pas de plus haut et plus loin, en étudiant l'ère moderne dans le moyen âge et l'antiquité dans l'Orient ?

Au reste, pour les empires comme pour les littératures, avant peu peut-être l'Orient est appelé à jouer un rôle dans l'Occident. Déjà la mémorable guerre de Grèce avait fait se retourner tous les peuples de ce côté. Voici maintenant que l'équilibre de l'Europe paraît prêt à se rompre ; le *statu quo européen*, déjà vermoulu et lézardé, craque du côté de Constantinople. Tout le continent penche à l'Orient. Nous verrons de grandes choses. La vieille barbarie asiatique n'est peut-être pas aussi dépourvue d'hommes supérieurs que notre civilisation le veut croire... ».

Cette citation était un peu longue, je m'en excuse, mais il était plus probe de vous lire du Victor Hugo que de vous exposer maladroitement les raisons convaincantes qui ont poussé le poète à écrire ce recueil. On ne peut qu'admirer, du reste, la pénétrante lucidité de cet homme, qui ne fut pas seulement un visionnaire, comme on s'est plu à le souligner, mais qui a su être un observateur attentif de son temps et, souvent, une perspicace Cassandre. On a beaucoup vanté, et à juste titre, le sens remarquable de l'avenir que possédait, un siècle plus tôt, Montesquieu : il a prédit la chute de l'empire ottoman à une année près... Il convient de reconnaître également à Hugo cette intelligence des choses d'ici-bas qui savait regarder au-delà de sa vie terrestre et des soucis de l'heure présente.

Pour ce qui est du plan des *Orientales*, l'auteur a

pris soin de nous le signaler lui-même : « ... ses rêveries, (celles du poète), et ses pensées se sont trouvées tour à tour, ..., hébraïques, turques, grecques, persanes, arabes, espagnoles... » — En fait, la part faite à la Bible est assez mince : elle consiste toute dans le premier poème du recueil, *Le Feu du Ciel*, qui est l'embrasement de Sodome et de Gomorrhe. Il faut, ensuite, noter que Turquie et Grèce demeurent ici étroitement liées, puisqu'aussi bien Hugo évoque avec sa coutumière véhémence la pénible guerre qui mit aux prises ces deux nations.

Afin de nous mieux retrouver dans *Les Orientales*, distinguons, si vous le voulez bien, quatre grands thèmes d'inspiration : la révolution grecque, la décadence de l'empire ottoman, l'Espagne musulmane et la Perse des poètes anciens. Cela fait, une fois délimités les cycles grecs, turc, espagnol, persan, il sied de faire la part, je crois, entre ce qui est inspiré par les circonstances, qu'elles soient politiques, religieuses ou sociales, (ainsi la lutte pour l'indépendance hellénique), — ce qui relève du domaine de la fantaisie la plus gratuite, — elle va parfois même jusqu'à la mystification, pour ne pas dire le « canular », (terme normalien qui signifie grosse farce, blague...) —, enfin, ce qui veut être une évocation puissante ou raffinée d'un monde mystérieux et féérique ; là, du reste, il faut encore distinguer entre une ivresse d'érudition, parfois douteuse, une couleur locale souvent authentique et un conventionnel de mauvais aloi, où intervient la théorie du « ça fait bien dans le tableau ! »

Il n'est point question de se livrer ici à une exégèse professorale, et par conséquent fastidieuse, du texte des *Orientales*. Naturellement, je me suis amusé à vérifier certains dits du poète, certaines affirmations, des noms transcrits, des paysages minutieusement dé-

peints : cette ingrate besogne de cuistre m'a amené à relever mille inexactitudes. Je n'en citerai qu'une en exemple, parce qu'elle nous intéresse, nous Egyptiens : Victor Hugo croit que les Pyramides de Guiza sont en marbre et le Sphinx en granit rose... Mais, il serait vilain de lui tenir rigueur de ces petites libertés, d'abord parce que nous entendons cette semaine fêter le cent-cinquantième du génial poète, ensuite parce qu'il n'a jamais eu, au contraire de Chateaubriand, la prétention de faire une œuvre scientifique ou historique, enfin, parce que, la plupart du temps, il est sérieusement informé : s'il s'égare dans les détails, il demeure fidèle et scrupuleux dans l'ensemble. Au reste, quoi de plus fantaisiste, de plus inexact que *L'Enlèvement au Sérail* ? N'est-ce pourtant pas un chef-d'œuvre ? Et quoi de moins conforme à la tradition antique que l'aimable Pyrrhus de Racine ?

Que Victor Hugo soit déjà tout entier dans *Les Orientales*, la forme et le fond de ces poèmes, si différents les uns des autres, nous le prouvent aisément. Le vers hugolien, dès 1829, possède cette ampleur inimitable, ce mouvement irrésistible, cette infinie variété de la rime et du rythme, cette cadence délibérément syncopée, cette couleur si éclatante qu'elle en devient parfois intolérable, cette richesse inépuisable de vocables sonores ou ronflants, l'antithèse surprenante, le goût du bizarre, enfin et surtout cette pensée constamment véhiculée par l'image. En voici un exemple entre mille :

*Le poisson qui rouvrit l'œil mort du vieux Tobie.
Sa joue au fond du golfe où dort Fontarabie ;
Alicante aux clochers mêle les minarets ;
Compostelle a son saint ; Cordoue aux maisons vieilles
A sa mosquée où l'œil se perd dans les merveilles ;
Madrid a le Manzanarès.*

Il n'est, d'ailleurs, que de citer les désormais classiques poèmes du recueil : *Navarin*, *L'enfant*, *Les Djinns*, *Mazeppa*, ... Je ne résiste pas au plaisir égoïste de vous lire *Les Djinns*, car cette incontestable réussite formelle, à elle seule, sauverait *Les Orientales*, si besoin en était.

*Murs, ville
Et port,
Asile
De mort,
Mer grise
Où brise
La brise,
Tout dort.*

*Dans la plaine
Nait un bruit.
C'est l'haleine
De la nuit.
Elle brame
Comme une âme
Qu'une flamme
Toujours suit.*

*La voix plus haute
Semble un grelot.
D'un nain qui saute
C'est le galop.
Il fuit, s'élançe,
Puis en cadence
Sur un pied danse
Au bout d'un flot.*

*La rumeur approche,
L'écho la redit.
C'est comme la cloche
D'un couvent maudit,
Comme un bruit de foule
Qui tonne et qui roule,
Et tantôt s'écroule
Et tantôt grandit.*

*Dieu ! la voix sépulcrale
Des Djinns ! ... — Quel bruit ils font !*

*Fuyons sous la spirale
De l'escalier profond !
Déjà s'éteint ma lampe,
Et l'ombre de la rampe,
Qui le long du mur rampe,
Monte jusqu'au plafond.*

*C'est l'essaim des Djinns qui passe,
Et tourbillonne en sifflant.
Les ifs, que leur vol fracasse,
Craquent comme un pin brûlant,
Leur troupeau lourd et rapide,
Volant dans l'espace vide,
Semble un nuage livide
Qui porte un éclair au flanc.*

*Ils sont tout près ! — Tenons fermée
Cette salle où nous les narguons.
Quel bruit dehors ! Hideuse armée
De vampires et de dragons !
La poutre du toit descellée
Ploie ainsi qu'une herbe mouillée,
Et la vieille porte rouillée
Tremble à déraciner ses gonds.*

*Cris de l'enfer ! voix qui hurle et qui pleure !
 L'horrible essaim, poussé par l'aquilon,
 Sans doute, ô ciel ! s'abat sur ma demeure.
 Le mur fléchit sous le noir bataillon,
 La maison crie et chancelle penchée,
 Et l'on dirait que, du sol arrachée,
 Ainsi qu'il chasse une feuille séchée,
 Le vent la roule avec leur tourbillon !*

*Prophète ! si ta main me sauve
 De ces impurs démons des soirs,
 J'irai prosterner mon front chauve
 Devant tes sacrés encensoirs !
 Fais que sur ces portes fidèles
 Meure leur souffle d'étincelles,
 Et qu'en vain l'ongle de leurs ailes
 Grince et crie à ces vitraux noirs !*

*Ils sont passés ! .. Leur cohorte
 S'envole et fuit, et leurs pieds
 Cessent de battre ma porte
 De leurs coups multipliés.
 L'air est plein d'un bruit de chaînes,
 Et dans les forêts prochaines
 Frissonnent tous les grands chênes,
 Sous leur vol de feu pliés !*

*De leurs ailes lointaines
 Le battement décroît,
 Si confus dans les plaines,
 Si faible, que l'on croit
 Ouïr la sauterelle
 Crier d'une voix grêle,
 Ou pétiller la grêle
 Sur le plomb d'un vieux toit.*

*D'étranges syllabes
Nous viennent encor :
Ainsi, des arabes
Quand sonne le cor,
Un chant sur la grève
Par instants s'élève,
Et l'enfant qui rêve
Fait des rêves d'or.*

*Les Djinns funèbres,
Fils du trépas,
Dans les ténèbres
Pressent leurs pas ;
Leur essaim gronde :
Ainsi, profonde,
Murmure une onde
Qu'on ne voit pas.*

*Ce bruit vague
Qui s'endort,
C'est la vague
Sur le bord ;
C'est la plainte
Presque éteinte
D'une sainte
Pour un mort.*

*On doute,
La nuit ..
J'écoute : —
Tout fuit,
Tout passe ;
L'espace
Efface
Le bruit.*

*
**

En ce qui a trait aux idées exprimées par le poète, elles sont de trois sortes : métaphysiques, politiques, lyriques. Il y a, en effet, tout un aspect religieux des *Orientales*, assez troublant et, je crois, caractéristique, car il annonce le vaste système philosophique du poète, qui, toujours plus accueillant, parviendra, vers la fin de sa vie, à digérer les conceptions les plus contradictoires, les révélations les moins faites pour s'entendre, les réponses les plus diverses au mystère permanent de la condition humaine et de ses rapports avec Dieu. N'allons surtout pas diminuer la portée des *Orientales* et faire de ce livre une épopée pittoresque ou simplement haute en couleurs ! N'oublions point que le jeune poète avait voulu, dès ses études à Louis-le-Grand, être « Chateaubriand ou rien ! » — Certes, il ne fut pas un Chateaubriand : il y a des limites même au génie ; mais il ne fut pas rien non plus ; il fut tout simplement autre chose ... A cette époque, néanmoins, son modèle est encore l'auteur du *Génie du Christianisme* et des *Martyrs*. Il fait bien allusion, dans sa préface, au fait que jamais en France on ne s'est tant préoccupé d'orientalisme ; et, assurément, il a raison de rappeler, indirectement, du reste, l'expédition Bonaparte, les premiers travaux des arabisants, l'intérêt de plus en plus marqué que les esprits manifestent pour l'Orient, Asie et Afrique, et pour l'Islam, si peu familiers à Pascal ou à Voltaire... Pourtant, c'est ce qu'il tait, qui est le plus intéressant : Chateaubriand avait fait paraître en 1811 son *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, et si je ne suis pas sûr qu'en 1828 Victor Hugo ait lu le Coran, je crois qu'on peut affirmer qu'il connaissait bien ce premier Voyage en Orient que constitue « l'Itinéraire ». Les idées religieuses de Victor Hugo sont étrangement semblables, à cette époque, à celles de Chateaubriand : si l'auteur des *Orientales*

affiche moins solennellement ses convictions et ne prétend pas jouer le rôle de défenseur de l'Eglise catholique, apostolique et romaine, comme son grand maître, il nourrit les mêmes préjugés à l'égard de tout ce qui n'est pas chrétien, il ne fait aucun effort sympathique pour comprendre la doctrine musulmane, mais se contente des notions généralement admises en son temps. Sans brandir tout-à-fait l'étendard des Croisades, il oppose avec une complaisance inquiétante la Croix et le Croissant : un poème comme *Les Têtes du Sérail* est, à cet égard, significatif, ou encore le *Cri de guerre du Mufti* :

*En guerre les guerriers : Mahomet ! Mahomet !
 Les chiens mordent les pieds du lion qui dormait,
 Ils relèvent leur tête infâme.
 Ecrasez, ô croyants du prophète divin,
 Ces chancelants soldats qui s'enivrent de vin,
 Ces hommes qui n'ont qu'une femme !*

Cela n'est encore rien, mais de Chateaubriand il a pris le paganisme latent, le sous-jacent panthéisme, et dans une confusion impure et superficielle il mêle le sacré au profane. Dans un touchant effort d'éclectisme religieux, dans une vibrante tentative de syncrétisme humanitaire, il s'écrie à propos des martyrs de l'indépendance grecque :

Car l'Olympe et le Ciel à la fois vous attendent...

Ou encore : *Voici votre Calvaire après vos Thermopyles ...* A lire de telles hérésies, on comprend que plus tard l'exilé de Jersey fasse confiance aux tables tournantes et s'enthousiasme pour la Kabbale et les sciences occultes !

En politique, il fait preuve de plus de bon sens : Il est réaliste et idéaliste à la fois. Il prend feu pour la cause des Grecs opprimés : il est vrai de dire que le philhellénisme était de mode et que sans l'exemple héroïque de Byron les poètes français eussent été probablement moins délirants. Je ne veux pas discuter l'évidente générosité de Victor Hugo, — elle déborde de pages comme *Canaris*, *Enthousiasme*, *l'Enfant*, d'autres encore, — mais ne sent-on pas toujours cette préoccupation de la mission du poète, chère à Hugo, proclamée dans les *Odes et Ballades*, où l'on voit affirmée la fonction du poète dans son temps ?

*Console, exilé volontaire,
Les tristes humains dans leurs fers ;
Parmi les peuples en délire,
Il s'élance, armé de sa lyre,
Comme Orphée au sein des enfers !*

J'avoue être un peu gêné par cette profession de foi, faite par un jeune homme de vingt-cinq ans, confortablement installé dans une vie bourgeoise et sûre. Certes, il n'eût servi de rien que Victor Hugo allât se faire tuer à Missolonghi ou ailleurs, mais alors il ne fallait pas tant s'indigner et nous pousser à nous scandaliser devant la barbarie ottomane, la cruauté de sultans éphémères, qu'il semble toujours identifier avec l'Islam, comme si les Borgia avaient jamais représenté la plus pure illustration de la doctrine chrétienne...

Mais l'élément majeur de tout le recueil reste le lyrisme personnel du poète : quand cet Orient, où il ne mit jamais les pieds, qu'il ne connaît au fond qu'assez superficiellement, par les livres et des récits de voyageurs, sert de prétexte à Hugo, alors, beaucoup plus à l'aise, livré à sa seule fantaisie, souvent char-

mante et inopinée, à sa belle imagination jamais lassée d'inventer, le poète arrive à d'étonnantes perfections, tel ce poème, baudelairien avant la lettre, *Les Tronçons du Serpent* :

*Je veille, et nuit et jour mon front rêve enflammé,
Ma joue en pleurs ruisselle,
Depuis qu'Albaydé dans la tombe a fermé
Ses beaux yeux de gazelle.*

*Car elle avait quinze ans, un sourire ingénu,
Et n'aimait sans mélange,
Et quand elle croisait ses bras sur son sein nu,
On croyait voir un ange !*

*Un jour, pensif, j'errais au bord d'un golfe, ouvert
Entre deux promontoires,
Et je vis sur le sable un serpent jaune et vert,
Jaspé de taches noires.*

*La hache en vingt tronçons avait coupé vivant
Son corps que l'onde arrose,
Et l'écume des mers que lui jetait le vent
Sur son sang flottait rose.*

*Tous ses anneaux vermeils rampaient en se tordant
Sur la grève isolée,
Et le sang empourprait d'un rouge plus ardent
Sa crête dentelée.*

*Ces tronçons déchirés, épars, près d'épuiser
Leurs forces languissantes,
Se cherchaient, se cherchaient, comme un baiser
Deux bouches frémissantes !*

*Et comme je rêvais, triste et suppliant Dieu
 Dans ma pitié muette,
 La tête aux mille dents rouvrit son œil de feu,
 Et me dit : « O poète !*

*« Ne plains que toi ! ton mal est plus envenimé,
 Ta plaie est plus cruelle ;
 Car ton Albaydé dans la tombe a fermé
 Ses beaux yeux de gazelle.*

*« Ce coup de hache aussi brise ton jeune essor.
 Ta vie et tes pensées
 Autour d'un souvenir, chaste et dernier trésor,
 Se traînent dispersées.*

*« Ton génie, au vol large, éclatant, gracieux,
 Qui, mieux que l'hirondelle,
 Tantôt rasait la terre et tantôt dans les cieux
 Donnait de grands coups d'aile,*

*« Comme moi maintenant, meurt près des flots
 Et ses forces s'éteignent, Itroublés ;
 Sans pouvoir réunir ses tronçons mutilés
 Qui rampent et qui saignent ».*

Laissons donc les considérations politiques, où interviennent successivement la France, l'Angleterre, l'Autriche, la Grèce, la Turquie et l'Espagne. Laissons aussi les développements théologiques, guère heureux, car, quoi qu'on en ait dit, je continue de croire que Victor Hugo n'était absolument pas une âme religieuse, (mysticisme vague n'est pas foi !). Laissons enfin cette lassante profusion de termes recherchés, rares, « néologiques », exotiques, inventés souvent pour des raisons métriques : à côté des « mahonnes », des « prames », des « polacres », des « felouques », des

« lanches », des « caraques » et des « gabarres », pour demeurer dans le vocabulaire nautique de « Navarin », il reste une authentique poésie, le commencement même de ce qu'on a appelé, par la suite, la poésie pure.

Politique, religion, lyrisme intime sont les trois aspects de ce recueil inspiré, nous dit-il, à Victor Hugo par l'Orient. Monsieur Guyon, avant-hier, dans sa remarquable conférence, fut un peu sévère pour le grand homme : je me souviens que l'ayant accusé de trahison sur le plan politique et religieux, il a scruté le public des « Amitiés Françaises » du Caire et dit : « Je cherche un défenseur de Victor Hugo ! » — Il n'était pas question que je l'interrompisse alors, mais qu'il me permette aujourd'hui de répondre à cette double, et même triple, accusation. Il n'y a véritablement trahison que lorsqu'il y a démission de la conscience, bassesse délibérément consentie, irrespect d'autrui et profanation du sacré. Le fait que le poète, après avoir été légitimiste, soit devenu orléaniste puis, bien plus tard, du reste, républicain, n'implique rien de tout cela. Si ses convictions politiques n'avaient été fonction que de l'argent ou de quelque avantage, non seulement matériel, mais moral, il y aurait eu vilénie : ce ne fut pas le cas. D'ordinaire, un homme évolue de la gauche vers la droite : révolutionnaire à vingt ans, il devient conservateur et réactionnaire à cinquante ... Victor Hugo a suivi une toute autre orientation, et que le vieillard de 1870 ait été plus « progressiste » que le jeune homme de 1825 est tout à son honneur. Quant au problème de la foi, nous savons qu'il ne dépend pas entièrement de l'homme. Sans être calviniste ni janséniste, on peut admettre avec Saint Augustin que la grâce est chose mystérieuse et que la créature peut en être privée brutalement ... Que

Victor Hugo, fervent catholique jusque vers 1830, ait tout-à-coup perdu la foi, qu'il l'ai dit, reste également à son honneur. Il aurait pu, comme Chateaubriand, jouer les champions de l'Église, tout en continuant à ne respecter pas les premiers commandements. Il ne l'a point voulu, et je trouve là un bel exemple à méditer pour les écrivains actuels qui se prétendent catholiques et qui sont incapables de faire preuve de la première vertu chrétienne, la charité. Monsieur Guyon lui-même nous a montré comment ce Hugo, envahi par le doute métaphysique ou ébranlé dans sa croyance, a su appliquer très simplement la morale d'une religion qui s'affaiblissait en lui : sa générosité et sa compréhension à l'égard de sa femme et de Sainte-Beuve sont les plus émouvantes preuves qu'on peut être habité par Dieu sans le savoir.

Quant au lyrisme personnel de l'auteur enfin, il y aurait beaucoup à dire là-dessus. Monsieur Guyon a signalé l'autre jour un aspect de cette poésie dans *Les Orientales*, à savoir l'érotisme. J'avoue que cela ne m'avait point frappé. A relire pourtant certaines pièces de ce recueil, *La Captive*, *La Sultane favorite*, *Sara la baigneuse*, *Lazzara*, *Nourmahal la rousse*, ..., force m'est de reconnaître dans ces poèmes sinon une sensualité débordante, du moins une légère polissonnerie ; mais je me demande s'il n'y a point là plus de convention que de grivoiserie véritable. J'ai essayé de dire, au début de cette causerie, que la santé et l'équilibre de Victor Hugo me semblaient inattaquables : il n'a vraiment rien d'un refoulé sexuel ; et c'est là une question de nature. Ce n'est pas dire qu'il fut d'un tempérament modéré : nous savons que c'était tout le contraire ; mais je ne crois pas que l'abstinence provisoire dût beaucoup le gêner. Ne voyons-nous pas très souvent des êtres, voués à la chasteté,

parfaitement normaux et qui ne manquent pas pour autant, au contraire, des plus belles qualités viriles ?

Je pense que ce côté des *Orientales* est très conventionnel : il est la part faite et obligée à un Orient de pacotille, admis une fois pour toutes par la bonne société européenne. L'Orient, dès le dix-huitième siècle, dès Montesquieu, Voltaire et Mozart, est la terre bénie des voluptés exquises, des plaisirs défendus, des femmes langoureuses et des aventures passionnées. Très vite, une certaine France libertine et égrillarde a su s'emparer de cette vision superficielle et banale pour en faire le sujet affriolant de contes scabreux et d'histoires douteuses. Il était inévitable que Victor Hugo sacrifiât au goût du temps. ,

Enfin, il faut le dire et le répéter, Hugo n'a pas connu l'Orient. Par conséquent, il ne pouvait le voir qu'à-travers les autres. A part Chateaubriand, les récits des voyageurs, les rapports militaires, géographiques ou historiques, il faut encore compter avec les artistes. C'est souvent par les peintres que Victor Hugo est initié à l'Orient. Or, vous savez ce que les dessinateurs et les coloristes de cette époque ont fait : voyez les compositions de Delacroix et de bien des peintres moins connus... Hugo n'a pas seulement puisé ses renseignements chez Fauriel ou chez Fouinet, dans le *Romancero*, traduit par son frère Abel en 1822, mais aussi auprès des plates et banales représentations picturales d'un Orient presque toujours vu de l'extérieur.

Chateaubriand, Byron, l'art académique, voilà ses sources : il reste admirable que *Les Orientales* conservent quelque valeur ! Philippe Van Tieghem nous explique : « On sait que Hugo, à part son voyage d'enfant en Espagne, n'a jamais connu l'Orient ni ses

monuments. Il les a imaginés d'après ses lectures, des tableaux, ou simplement d'après certains couchers de soleil qu'il observait sur Paris... Hugo nous montre... comment il imagine l'Orient, surtout représenté pour lui par ses minarets... » — De fait, les minarets et les turbans jouent un rôle de premier plan dans *Les Orientales*. Mais ne faisons pas les difficiles. Regrettons simplement que, plus tard, Victor Hugo ne connaisse pas beaucoup mieux l'Orient ni l'Islam. Dans *Les Feuilles d'Automne*, il écrira :

*Napoléon, César, Mahomet, Périclès,
Rien qui ne tombe et ne s'efface !
Mystérieux abîme où l'esprit se confond !*

Mieux renseigné, il eût assurément vu que l'œuvre de Mahomet n'est ni tombée ni effacée. Heureusement, dans *La Légende des Siècles*, le poète consacre sa troisième partie à l'Islam, et, dans le premier poème, intitulé *L'An neuf de l'Hégire*, il fait preuve d'une compréhension plus attentive de la doctrine de Mahomet et d'une culture moins défaillante des choses du monde arabe.

Ce qu'il ne faudrait pas omettre de dire avant de terminer ces propos, je le crains fort décousus, sur *Les Orientales*, c'est la place que ce recueil occupe dans l'histoire littéraire de la France et l'influence capitale qu'il exerça sur les poètes du dix-neuvième et du commencement du vingtième siècle. Cet intérêt pour l'Orient, nous l'avons vu, s'était manifesté avant Hugo. Il faudrait remonter au dix-septième et au dix-huitième siècles pour en retracer les origines et l'historique. Avant *Les Orientales*, il y avait eu Chateaubriand, Lamartine, Vigny, Mérimée; après elles, il y aura Balzac et Alfred de Musset, Théophile Gau-

tier, le maître de Baudelaire, ne l'oublions pas ! et Gérard de Nerval. Tous ces Romantiques se sont construit un Orient de fantaisie, mais l'essentiel est que leurs ouvrages aient une valeur littéraire. Le grand initiateur reste Chateaubriand : s'il n'avait point évoqué la *tente de l'Arabe* et le *Cafetan du mamelouk*, nous n'aurions peut-être pas eu *Les Orientales*. Il faudrait une autre conférence pour exposer la manière dont les Romantiques ont pris conscience de l'Orient. Disons simplement que si leur vision demeure souvent imprécise ou inexacte, c'est qu'ils ont abordé l'Orient d'une part à travers l'Espagne, à travers la Grèce d'autre part. Ces deux pays, fortement marqués par lui, ne sont malgré tout que les avant-postes de l'Orient. De même, ils n'ont vu l'Islam qu'à travers l'Empire Ottoman, et cela ne pouvait que fausser leurs idées au départ. Quand Flaubert fera succéder des notations plus exactes aux rêveries de Victor Hugo, le Romantisme sera mort.

Il demeure que cet Orient romantique ne devait pas faire long feu. Déjà, dans *Les Orientales*, on décèle les trois grands thèmes qui inspireront Barrès : le sang, la volupté et la mort.

J'avais dit tout-à-l'heure qu'il y avait dans *Les Orientales* l'annonce de toute la poésie à venir. Je voudrais, pour terminer, en donner quelques exemples qui me semblent frappants. Il me suffira de citer quelques vers :

La mer ! partout la mer ! des flots, des flots encor..., et, dans *Mazeppa* : *Dans l'horizon sans fin qui toujours recommence...* Comment ne point songer à Valéry et au début de son *Cimetière Marin* ?

Ceci également :

*Parfois de grands poissons, à fleur d'eau voyageant,
Font reluire au soleil leurs nageoires d'argent,
Ou l'azur de leurs larges queues...*

— N'est-ce pas déjà l'annonce du *Bateau Ivre* ?
A la fin d'un long poème, où domine le dialogue :

Et le vent inconnu qui souffla cette nuit

Changea la forme des montagnes... — Peut-on ne pas penser à Verlaine et à son *Colloque sentimental* ?

*Tels ils allaient dans les avoines folles,
Et le vent seul entendit leurs paroles...*

Et ceci encore :

Adieu ! je vais trouver mon linceul d'algue verte.

Mon lit de sable au fond des mers... — Cela ne vous a-t-il point une tournure à l'Apollinaire ou même à la Jacques Prévert ?

Voici autre chose :

*J'aime ces chariots lourds et noirs, qui la nuit,
Passant devant le seuil des fermes avec bruit,
Font aboyer les chiens dans l'ombre.*

— Ne trouve-t-on pas dans ces trois vers l'accent familier et rustique de Francis Jammes ?

Ce même mouvement de houle qui tout-à-l'heure évoquait *Le Cimetière Marin*, le revoici dans *Navarin* :

La mer, la grande mer, joue avec ses batailles...

Naturellement, nous découvrons aussi Leconte de Lisle :

*Là, des monstres de toute forme
Rampent:— le basilic rêvant,
L'hippopotame au ventre énorme,
Et le boa, vaste et difforme,
Qui semble un tronc d'arbre vivant...*

Mais il faut achever, et je voudrais le faire avec Gérard de Nerval. Qui ne connaît les admirables vers d'*El Desdichado* ?

*Dans la nuit du tombeau, toi qui m'as consolé,
Rends-moi le Pausilippe et la mer d'Italie,...*

Eh bien, dans l'avant-dernier poème des *Orientales*, intitulé *Lui*, et où Hugo parlant de Napoléon le compare au Vésuve, nous lisons :

*Qu'il erre au Pausilippe avec la barque agile
D'où le brun marinier chante Tasse à Virgile...*

Nous voici à la fin. J'ai soudain le sentiment de n'avoir pas fait un travail sérieux. J'aurais dû mentionner les sources arabes et persanes de Victor Hugo, citer les études savantes qu'il a peut-être lues avant de composer *Les Orientales*, analyser de plus près chacun des quarante-et-un poèmes qui forment le recueil... Pardonnez-moi. Mon souci fut surtout de montrer que Victor Hugo demeure, qu'on le veuille ou non, soixante-sept ans après sa mort, le plus extraordinaire poète que la France, que le monde peut-être, aient jamais connu. Nous sommes libres de lui préférer dans notre cœur une musique plus douce et plus discrète, une inspiration plus proche de notre tempérament personnel : il nous est impossible de compter sans lui, comme dans le domaine des sons on ne peut se passer de Jean-Sébastien Bach.

Ce n'est pas pour rien que Péguy disait de lui : « cet unique Victor Hugo ».

MOUKTAR ME CONTAIT...

Pourquoi suis-je sculpteur ?

« Il n'y avait, au temps de mon enfance, ni sculpture, ni sculpteurs dans mon pays, depuis plus de dix-sept cents ans. Et des images comme celle que l'on voyait réapparaître, parmi les ruines et le sable, à la limite du désert, étaient considérées comme des idoles maudites et maléfiques, au large desquelles il valait mieux passer.

« Qui, quoi m'a pu donner l'idée de devenir sculpteur ?...

« Oui ! je sais ce que tu penses. Tout ce qui s'inscrit dans la lumière de l'Égypte, les figures d'hommes, de femmes, d'animaux qui marchent le long du Nil, dans ce Delta où je suis né, sont sculpturales.

« Mais, en ce temps-là, je ne les voyais pas !

« Qui sait si le vieil instinct plastique égyptien ne survivait pas en moi, depuis les millénaires ?

« Est-ce trop d'orgueil que de dire cela ?

« Pourquoi non ?

« Peut-être que les sources profondes ne tarissent jamais complètement et rejaillissent à leur heure ?

« Je cherchais inconsciemment je ne savais quoi ? ne m'intéressant à rien de ce qu'on voulait m'apprendre, fainéant et cancre parfait ; l'esprit et les

yeux, je me rappelle, uniquement charmés par des poupées de sucre et de papier, étourdissantes de couleur, que l'on étale ou promène dans les « Mouleds » (fêtes de villages ou de quartiers).

« Sont-ce ces poupées qui ont déclenché en moi le premier sentiment esthétique, et fait naître le soupçon de formes animées d'un souffle analogue à celui de notre propre vie ; qui sait ? supérieur à celui-ci ? fées merveilleuses, captant la lumière et demeurant stables ou se mouvant dans l'espace, au gré de ce confiseur génial qui était leur créateur.

« Je ne vois pas d'autre chose !...

« Venu, tout jeune, au Caire, j'y flâmais aussi, avec plaisir, chez les antiquaires du Khan el Khalil et chez les potiers du Souk et je demurai même, quelque temps, apprenti chez l'un d'eux, à manier, avec appétit, la glaise et l'argile.

« Par quel hasard ai-je appris, dans l'une de ces boutiques, au cours d'une conversation entre clients, qu'une Ecole d'Art, et plus particulièrement de sculpture, venait de s'ouvrir, dirigée par un certain Français, du nom de Laplagne ?

« Je n'y comprenais pas grand chose, et me demandais ce que cela pouvait être, au juste. Mais je me mis à chercher avec entêtement cette école et ce Laplagne. Je les demandais aux passants ridicules en « Burnetta » (chapeau), et « pot-en-l'air » qu'à titre de « Roumis » je croyais mieux informés d'une telle chose ; et, même, aux agents de police.

« Ils me regardaient, effarés, et ne savaient ce que je voulais dire.

« Mais il n'est amour violent ni destin digne de ce nom, qui au jour dit, n'atteignent à leur but.

« J'arrivai donc, à ce jour prédestiné, chez Laplagne; et je ne te dis pas avec quelle joie, ou plutôt quelle fureur je me mis à pétrir la terre mouillée et les colombins, ainsi qu'à m'exercer à l'ébauchoir et aux mirettes, avant que d'attaquer, avec le ciseau, la pierre ou le marbre lui-même.

« Laplagne n'était pas un grand sculpteur. Non ! Il n'a guère laissé que des bonshommes et des bonnes femmes de cire, au musée Grévin, où j'ai travaillé plus tard, moi aussi. Mais il avait la passion d'enseigner; et je l'ai chéri comme une sorte de Dieu, qui me livrait le secret, son secret, de créer. Et comme il m'aimait, moi, petit paysan égyptien, il m'a fait aimer son pays autant que le mien.

« Après deux ans, j'avais fait tant de progrès et Laplagne était si content de mon travail, qu'il demanda pour moi une bourse d'études à Paris.

« Cette bourse, ainsi que d'autres, et l'Ecole elle-même étaient un don, à l'Égypte, du Prince Youssef Kamal, à qui nous devons le renouveau des Arts.

— « Donc, me voilà à Paris, petit fellah, annonçant quelques mots de mauvais français, mais le Diable au corps, soufflant du feu par les naseaux, décidé, à conquérir la ville et d'autant plus intimidé par celle-ci; fou d'apprendre, sûr de devenir un grand sculpteur.

« J'étais sauvé ! J'avais la foi !...

« L'été touchait à sa fin. Les Ateliers de l'Ecole n'avaient pas encore rouvert leurs portes; mais on pouvait flâner librement dans les cours et salles de moulages.

« J'allai voir mon Professeur, le Père Coutan, pour qui j'avais une lettre de recommandation. C'était

un sculpteur à la mode académique et officielle d'alors. Il me reçut très affectueusement. Et cette affection, par la suite, ne s'est jamais démentie.

« Mais, de temps en temps, au cours de la conversation, il me dévisageait et murmurait à part lui : « Sacré nom de Dieu ! Qu'il est vilain ! »

« Il y a du vrai là dedans !

Tu sais, mais à force de me voir avec les lunettes de l'amitié, tu as peut-être oublié, encore qu'il soit ici sous tes yeux, que j'arbore un pif considérable et rougeoyant, à la façon de Karaghouz, cela sur un fond de teint assez âcre, avec un poil clairsemé et une barbiche impertinente qui m'a fait appeler « Barbet-te », je n'ai pas besoin de te dire où et par qui.

« Mais moi, je ne me trouvais pas si mal ; et, non moins que moi, les adorables petites Parisiennes, que je croisais dans la rue, qui semblaient juger de mon style oriental moins défavorablement que le Père Coutan, délicieuses créatures pour lesquelles je brûlais, et que, bien à tort, je tremblais d'aborder. Mais je me suis bien guéri, par la suite, d'une telle appréhension...

« Je le déclarai audacieusement au père Coutan !

Il me rétorqua : « Possible pour les petites femmes ; mais avec votre bobine à l'ancienne mode d'Égypte, vous allez être dûrement brimé par les camarades. Il faudra montrer bon caractère ».

« Je lui fis voir des photos de mon travail, sur lequel il me fit un bref compliment.

« Quant au premier point des brimades, il avait raison.

Dès les premières séances d'atelier, je fus mis à

poil par des mains sans douceur ni volupté, nu et sans chemise, peint et repeint en Ramsés, en Sési, en Sésostris, accablé, tout le jour, des plus dégouttantes corvées, ridiculisé, fourvoyé dans les guet-à-pens, les plus noirs où je me jetais avec candeur et tête baissée.

« De travail, de sculpture, néant !...

« On me promena, sur un palanquin, archi-nu, mais barbouillé d'ocre, coiffé d'un diadème, les bras attachés aux cuisses, elles-mêmes étroitement liées et serrées, en condescendance à la pudeur et à l'honnêteté, tout le long de la rue Bonaparte, sous la pluie, parmi les acclamations des camarades et l'indifférence des indigènes du quartier trop accoutumés à de semblables manifestations.

« On m'offrit, ils s'offrirent, à mes frais, un repas, au café Bonaparte, avec sardines, saucisson, olives, dont ils me jetaient au nez les peaux, arêtes et noyaux, me faisant boire au goulot, puisque j'avais les poings liés, un pinard dont le goût me parut exécrationnable et qui me faisait bondir le cœur.

« Je réintégrai la chambre de mon petit hôtel, comme enragé. Je décidai de partir le lendemain même. Je maudissais, je blasphémiais la France, les Français, l'Ecole !

« Eh quoi ! Art, camaraderie, idéal, Paris ! était-ce là ce dont j'avais si longtemps rêvé ?

Raca !...

« Je m'étais couché bouillant de fièvre, de fureur, d'insulte, lorsqu'un grand tumulte se fit dans l'escalier. La porte fut enfoncée avec fracas, plutôt qu'elle ne s'ouvrit ; et mes bourreaux, vomis par l'enfer, en-

trèrent, me sortirent du plumard, me vêtirent, me peignirent, de nouveau, en Pharaon.

« Ils me gueulaient à l'oreille que c'était la nuit du Bal des Quat-z-Arts; m'entraînèrent et me montèrent avec eux dans un de leurs fiacres, pêle-mêle dans les capotes, sur les banquettes et les marche-pieds, aisi que sur le siège du Colignon en chapeau haut de forme.

« Nous arrivâmes ainsi aux portes du Moulin où des juges redoutables, des « massiers », examinaient les nouveaux venus, proposant des énigmes, scrutant le postulant au « Bal Unique », pour se convaincre qu'il appartenait aux Ateliers, et n'était pas un petit merdeux du Droit, de la Pharmacie, de la Taupe, de Pipo, ou autres pépinières à lardons d'ignobles bourgeois.

« En cas de supercherie, on était rossé et jeté dans la rue à coups de pied au cul.

« J'étais muet, stupide. L'univers m'écrabouillait le crâne.

« Mes camarades répondirent pour moi; et je fus précipité dans le « Bal », comme on doit l'être dans le Paradis, après le Jugement.

« Car, en vérité, c'était bien là le Paradis, tel qu'il est promis aux croyants, aux artistes, aux bons enfants et même à beaucoup de mauvais garçons.

« Je fus saisi aussitôt par le remous des cortèges, dans les cercles vertigineux des milliers de houris ou de nymphes, en costumes du ciel ou des fontaines. Une force très douce m'envahissait, m'entraînait dans une spirale infinie, surhumaine, délicieuse à la fois, et, pour tout dire, divine.

« Je n'avais jamais imaginé chose pareille.

« Enfin, voilà Paris ! » m'écriais-je intérieurement.

« Cependant éclataient, de toutes parts, les accents de l'hymne de l'Ecole, le grand « Pompier » :

« On dit quelquefois au village

Qu'un casque ça ne sert à rien du tout,
à rien du tout. »

« Dominé par les cris, percutant et fracassant la voûte, du péremptoire et fatidique :

« A poil ! A poil ! A poil !...

« en hommage aux Dieux et Déesses, éternellement à poil, de l'Antiquité Gréco-Gallo-Romaine, et à l'Académie, plus à poil et plus nue encore, s'il est possible, que les Dieux et les Déesses :

« A poil ! A poil ! A poil ! »...

« Par quelle communion ou effusion mystiques me mis-je à hurler, à l'unisson, cet hymne du « Pompier » que j'ignorais la veille, et ces cris ou hennissements d'appel au Nu Intégral, alphabet des Beaux-Arts.

« A poil ! A poil ! A poil ! »...

« Les camarades me ramenèrent au petit jour, à travers Paris, hissé sur le palanquin de la veille, mais cette fois ivre d'orgueil, ayant mordu à la pomme de la science du bien et du mal, devenu semblable à eux, contemplant avec dédain cette foule parisienne et matinale de petites gens, qui s'écoulait à mes pieds, en route pour de médiocres travaux.

« Vils esclaves !...

« En façon d'ultime épreuve, mes porteurs me basculèrent dans la vasque du Luxembourg ; puis, après m'avoir repêché, me reconduisirent à mon hôtel, derrière le Bon Marché : modeste petit hôtel, hanté de curés et de bonnes sœurs, de passage à Paris, qui s'ébrouèrent à notre vue.

« Les camarades me mirent avec des soins infinis dans mon lit où je m'endormis aussitôt, comme un mort, entre mon pot de chambre et ma chandelle.

« Lorsque je m'éveillai, j'avais brisé la coquille. J'étais un autre Moukhtar. Les épreuves avaient passé là. J'étais affranchi, dessalé, dépuclé, désormais Parisien de vrai, de Paname, Elève de « l'Ecole », la seule, l'unique.

« J'y retournai, le lendemain, le sourcil haut, l'œil frais, et superbe, maître de moi-même, égal à tous.

« Et je me ruai au travail !

« Tout cela est vrai », te dis-je, « foi de Moukhtar » !

— Ainsi parlait-il avec son accent égyptien, son autorité, son argot de l'Ecole.

Oui ! c'était vrai !

Tout conteur a sa mythologie, ses guirlandes, fioritures ou entourloupettes. Mais l'image était bien telle ; et je l'ai conservée si fraîche et fraternelle dans ma mémoire, que je ne pense pas avoir besoin de la retoucher en la présentant au lecteur !

L'EGYPTE DE MOUKHTAR

La grande guerre passa rudement sur de tels ébats.

Moukhtar avait continué de travailler avec passion et conscience et conquis la maîtrise de son métier.

Puis, comme les voyages étaient de nouveau possibles, il revint en Egypte.

Et cette fois, ses yeux s'ouvrirent.

Pour la première fois, il vit son pays :

Sévère Egypte, noire Egypte, où chaque figure demeure incisée dans la diorite ou le grès dur et sombre ; où les hommes et les femmes, vêtus d'un immuable deuil, marchent entre les palmes, le long du fleuve ou des digues d'inondation, et semblent des statues en procession, plus vivantes que les vivants, et qui n'ont quitté l'immobilité de l'au delà que pour la reprendre, après que les troupeaux, retournés de l'abreuvoir ou des pâturages, sous la conduite de leur bâton pastoral, ont réintégré, avec eux, les parois des temples et les frises des tombeaux.

Mystère de la tradition héréditaire ; cette Egypte, agricole et pastorale, vieille de quelque sept mille années, aujourd'hui vêtue à l'Arabe, demeure fille des Pharaons, sans qu'on trouve dans son pas, dans son geste, dans son drapé de prêtresse ou de sacrificatrice, rien à voir avec l'Orient bariolé des peintres et poètes romantiques, pour bel et séduisant qu'il puisse être.

Cette Egypte des vivants et des morts, combien l'avons-nous parcourue, aimée, méditée ensemble !

C'est elle qu'il a tenté de fixer dans son œuvre.

Soudain, le succès vint : expositions au Caire et à Paris, haute notoriété, la gloire presque, les achats des Musées, les grandes commandes de monuments où il rêvait de convier les millénaires à venir célébrer et saluer la renaissance de sa Patrie.

Son esprit d'animateur égalait, surpassait peut-être son ardeur artistique. La flamme qu'il portait en son âme, il l'a communiquée, distribuée autour de lui, sans compter, car il était naturellement magnifique de sa pensée, comme de ses deniers, comme de sa pauvreté.

Elle a décidé du renouveau et de l'orientation des Beaux Arts en Egypte.

J'ai beaucoup partagé sa vie en ce temps-là.

Rien ne lui paraissait impossible !

Hélas ! Le vent tourna. Des changements politiques firent ajourner ses commandes. Il se trouva ruiné, face à de lourds engagements, pressé jusqu'à l'extrême limite.

Sa santé avait toujours été fragile ; et il l'avait conduite, à grandes guides, par les chemins les plus aventureux. Il tomba malade à Paris, passa de médecins en chirurgiens qui ne l'améliorèrent pas, regagna l'Egypte, déjà perdu.

Je l'y retrouvai, peu après, ombre d'une ombre, dévoré par le mal, mais l'esprit et le cœur intacts.

Avec cet optimisme absolu des mourants qui ont été de grands vivants, il ne doutait pas de la vie, ni de guérir ; et proche de l'ombre, revoyait mieux, dans ses longues méditations diurnes ou nocturnes, cette Egypte si chère, dont il doutait d'avoir su capter l'âme, mais qui se promenait maintenant, disait-il, intègre et parfaite, à travers ses insomnies.

Il s'attaquerait à cette image dès qu'il pourrait reprendre les ciseaux et la masse :

« Ce que j'ai fait, ne vaut rien », me murmurait-il ; « il faut revoir cela de loin, en perspective,

comme je viens de le faire durant cette maladie. Il convient de se juger sans faiblesse, comme faisaient les anciens, comme tu me l'as conté de Titien qui retournait toiles et tables contre le mur et les reprenait longtemps après, les regardant d'un œil et d'une volonté d'ennemi implacable.

Et comme je protestais et parlais avec admiration et tendresse de ce que j'aimais le plus dans son œuvre :

« Je te croyais homme de goût », me dit-il, non sans quelque hauteur.

« Tu verras, dès que je serai guéri, et je guérirai, je ferai des choses toutes nouvelles et qui t'étonneront.

« Maintenant, j'ai compris ! »...

Et il m'entretint de vastes projets.

Je partais pour l'Extrême-Orient et la dure nécessité de pourvoir à la vie et au labeur quotidiens me séparait de lui.

J'embrassai une dernière fois, sans espoir de le retrouver de ce côté du fleuve, cet ami plus jeune et meilleur que moi !

Mais je le laissais aux mains de celui qui lui était le plus cher d'entre nous, avec qui nous avons partagé tant de peines, parfois tragiques, et de joies, Aziz el Masri.

Nulle compagnie ne lui pouvait être d'un réconfort plus puissant dans l'attente de la Visiteuse qui s'approche, voilée de la tête aux pieds et le doigt sur la bouche.

Aziz m'a conté les derniers jours de Moukhtar :

« Du corps, il ne restait rien, tant le mal l'avait

amenuisé, réduit au pur esprit. Mais celui-ci continuait d'étinceler dans ses yeux.

« Des religieuses françaises qui le soignaient avec une grande bonté, s'inquiétaient de son âme.

« Je leur expliquai qu'il n'y avait rien à redouter pour celle-ci, et qu'il avait vécu dans la religion de son Pays et dans celle de la beauté.

« Peu avant ses derniers moments, une Femme de nos amies, très belle, vint, ne le sachant pas si mal et apportant des fleurs.

Et comme elle demeurait saisie, sans voix, devant cet agonisant, je lui dis : « prenez-le dans vos bras, bercez-le comme votre enfant, dites-lui que vous l'aimez, qu'il a été aimé, profondément aimé, qu'il avait du génie, que son nom demeurera dans son pays ».

— Ces belles images de l'amitié et de l'amour, les plus belles du monde, à ses côtés, comme ces statues qu'il avait rêvées, l'ont soutenu dans ce passage de l'Averne dont Virgile assure que la descente est facile, que nous redoutons à tort et devons souhaiter prochaine quand tant d'ombres amies nous tendent les bras de l'autre bord.

« Toute main est bonne », a-t-on écrit « pour nous donner la goutte d'eau dont nous pouvons avoir besoin à la minute de l'agonie. Ah ! qu'elle ne nous soit trop chère ! »...

Non ! Non ! Qu'elle nous soit chère entre toutes ! Et puisse-t-elle, docile, pour notre ami comme pour nous, à la leçon des vieux rituels d'ensevelissement dans le même temps qu'elle lui fermait les yeux à ce monde, avoir ouvert ceux-ci aux formes éternelles

dans la lumière, promises, accordées à l'espérance et à la foi du bon sculpteur.

*
**

Le bon « tailleur ès-pierres vives » confabule, à l'heure qu'il est, ou mieux, discute le coup, dans l'Amenti, avec les sculpteurs de Képhren, d'Aménophis et de Seti, qui connurent le grand secret, pensèrent en pierre, et, en dérision de ce que nous appelons « le Progrès et les Lumières » n'ont pas été égalés.

Pour lui, le voilà satisfait !

« Il s'éveille »

« Il voit ce qu'il a tant rêvé ! »

Quant à cette terre, par vous dénommée assez justement « Ici-Bas », il n'y est pas oublié de ceux qui se croyent être les vivants, ni d'Aziz, ni de moi qui me réjouis d'aller promptement reprendre avec lui les conversations et promenades mal à-propos interrompues :

« Car le Dieu réunit ce qu'a disjoint l'abîme ». (1)

GEORGES RÉMOND

(1) N.D.L.R. — Cet article a été composé pour notre numéro spécial « Peintres et Sculpteurs d'Égypte », mais malheureusement n'a pu y trouver place. Nous sommes heureux cependant de le mettre sous les yeux de nos lecteurs dans ce numéro.

LA CHOUETTE AVEUGLE

(suite)

Peu après ma naissance, mon oncle regagna Bénarès. Et, comme si ses impulsions avaient obéi aux mêmes lois que celles de son frère, à son tour, il s'éprit éperdûment de la bayadère. Mettant à profit la ressemblance physique et morale qu'il avait avec mon père, il eut tôt fait d'arriver à ses fins. Mais ma mère découvrit tout cela. Elle déclara qu'elle les quitterait l'un et l'autre à moins qu'ils ne se prêtassent à l'ordalie du naja ! Elle appartiendrait alors au survivant : Voici en quoi consistait l'épreuve : on enfermerait mon père et mon oncle avec un naja dans une pièce obscure. Naturellement celui que le serpent mordrait crierait ; le charmeur ouvrirait alors la porte et délivrerait l'autre, dont la bayadère deviendrait l'épouse.

*
**

Avant qu'on ne l'enfermât dans la geôle, en compagnie de son frère, mon père pria la bayadère de danser une dernière fois devant lui, de danser la danse sacrée du temple. Elle consentit et ce fut au son de la flûte du charmeur de serpents qu'elle dansa. Un flambeau éclairait la scène. Les mouvements que faisait ma mère étaient harmonieux, pleins d'une signification profonde ; elle glissait, se tordait, pareille à un naja. La danse terminée, on poussa mon père et mon

oncle dans le cachot où l'on avait lâché le reptile. Au lieu du cri que l'on attendait, ce fut une lamentation entrecoupée d'affreux éclats de rire qui s'éleva, puis un hurlement de fou. On ouvrit la porte, mon oncle sortit. Son visage avait brusquement vieilli et ses cheveux ... La peur, le bruit que faisait la bête en rampant, le sifflement du serpent furieux, ses yeux étincelants, l'image de ses crochets empoisonnés, de son corps, long cou que terminait une excroissance en forme de cuillère, surmontée d'une tête minuscule, l'épouvante firent que mon oncle sortit du réduit avec des cheveux blancs. Fidèle à ses engagements, la bayadère le prit pour époux. Le plus terrible fut qu'on ne sut jamais qui réchappa, mon oncle ou mon père. En effet l'épreuve avait dérangé l'esprit du survivant, et le malheureux ne se rappelait rien de son passé. Il ne me reconnut pas, et ce détail fit supposer que c'était mon oncle. Toute cette histoire n'est-elle pas intimement liée à ma destinée ? L'écho de ce rire terrible, la barbarie de cette ordalie, n'ont-ils pas laissé leur empreinte en moi ? N'étais-je pas directement intéressé à l'évènement ? Dès lors, je ne fus plus qu'une bouche inutile, un étranger. Enfin mon oncle — ou mon père — revint à Ray pour ses affaires, avec la bayadère, et moi-même. Il me confia à sa sœur, ma tante.

Ma nourrice m'a dit qu'au moment des adieux, ma mère remit à ma tante, la priant de la conserver à mon intention, une bouteille de vin rouge mêlé de venin de naja. Quel souvenir plus précieux une bayadère pouvait-elle laisser à son fils ? Vin rouge, élixir de mort, dispensateur du calme éternel ! Il se peut qu'elle aussi, elle ait pressé sa vie comme une grappe de raisin et qu'elle m'en ait livré le suc, mêlé au poison qui tua mon père. Je comprends maintenant

combien précieux était son présent ! Ma mère vit-elle encore ? Peut-être à l'heure où j'écris se trouve-t-elle sur la place de quelque lointaine ville de l'Inde, dansant, à la lueur d'un flambeau, avec des gestes pareils à ceux qu'elle ferait si un naja la mordait. Des femmes, des enfants, des hommes nus l'entourent, pleins de curiosité, tandis que mon père ou mon oncle, chenu et voûté, assis dans un coin, la regarde en songeant au cachot, au bruit que faisait en rampant le serpent furieux, à son sifflement, à sa tête dressée, à ses yeux étincelants, à son cou semblable à une cuillère, et à la marque gris sombre, en forme de lunettes que l'on y distinguait.

Bref j'étais encore à la mamelle, lorsqu'on me mit dans les bras de Nounou, qui donnait aussi le sein à ma cousine germaine, cette garce, ma future femme. Je fus élevé par ma tante, une matrone corpulente, le front couvert de cheveux gris qui pendaient en désordre. C'était dans cette même maison, avec ma cousine, cette même garce. Dès que j'eus une lueur de raison, je considérai ma tante comme ma mère. Je me pris à l'aimer avec tant d'ardeur que, plus tard, j'épousai sa fille, ma sœur de lait, pour la simple raison qu'elle lui ressemblait.

Plus exactement je me trouvai contraint de l'épouser : elle ne s'abandonna à moi qu'une seule fois — je ne l'oublierai jamais, — devant le lit de mort de sa mère. C'était très tard dans la nuit. Tout le monde dormait. Je m'étais levé, en chemise et en caleçon, pour aller dire un dernier adieu à la défunte et j'avais gagné la chambre mortuaire. Deux cierges de camphre brûlaient au-dessus du cadavre. On avait posé un Coran sur l'estomac de la malheureuse pour empêcher le diable d'entrer dans son corps. Je soulevai le voile qui lui couvrait la face. Son visage grave et

attirant semblait modelé par l'empreinte de tous les attachements terrestres : l'expression en était telle que j'éprouvai le désir de me prosterner. Cependant la mort me paraissait un événement banal. Un sourire moqueur s'était figé au coin des lèvres de la disparue. Je m'apprêtais à lui baiser la main et à me retirer lorsque, tournant la tête je vis entrer, à ma grande surprise, cette garce, maintenant ma femme. Devant la dépouille de sa mère elle se colla à moi, et avec quelle ardeur ! Elle m'attirait contre elle, me prodiguait des baisers passionnés. J'aurais voulu être cent lieues sous terre. Je ne savais quelle contenance prendre. Le cadavre les dents serrées, avait l'air de se moquer de nous ; son sourire avait changé d'expression. Perdant tout contrôle, j'étreignis la jeune fille, je l'embrassai. Au même instant, la tenture qui masquait l'entrée de la pièce se souleva ; voûté, un cache-nez noué autour du cou, mon oncle, le père de la garce, apparut. Il eut un rire sec, terrible, à vous faire dresser les cheveux sur la tête. Il riait sans nous regarder, mais si fort que ses épaules tremblaient. J'aurais voulu être cent lieues sous terre. Si j'en avais eu la force, j'aurais appliqué un soufflet formidable au cadavre qui nous contemplant d'un air moqueur. Quelle saleté ! Eperdu, je m'enfuis hors de la chambre. A cause de cette garce ... Peut-être l'avait-on contrainte à cette comédie pour me forcer au mariage.

Bien que son frère de lait, il me fallut l'épouser, pour sauver l'honneur de la famille, car la fille n'était pas vierge — je l'ignorais et comment l'aurais-je su ? On me l'avait seuiement donné à entendre. La nuit de nos noces quand nous fûmes seuls, j'eus beau la supplier, elle ne voulut pas. Rien ne put l'attendrir ; elle refusa de se déshabiller. Elle disait : « J'ai mes rê-

gles ». Sans m'avoir même laissé approcher d'elle, elle souffla la lampe et alla se coucher à l'autre bout de la chambre, tremblant comme une feuille ; on aurait dit qu'on l'avait jetée dans un cachot en compagnie d'un monstre.

On ne me croira pas, c'est d'ailleurs à n'y pas croire, elle m'empêcha de lui baiser les lèvres. La seconde nuit je couchai à la même place que la vieille, sur la terre nue ; les nuits suivantes, la même chose. Je n'osais pas. Bref, pendant longtemps, j'allai dormir à l'autre bout de la chambre, à la dure. Qui le croira ? Pendant deux mois, non : deux mois et quatre jours, je couchai loin d'elle, à même le sol, sans avoir le courage de m'approcher d'elle.

Elle avait préparé d'avance le mouchoir virginal (21), avec du sang de pigeon. Il se peut aussi qu'elle ait conservé celui de sa première nuit d'amour — pour mieux se moquer de moi. Alors tout le monde me félicita, les gens clignaient de l'œil. Ils pensaient sans doute : « Le gaillard s'est emparé de la place, hier au soir ! » Moi, j'encaissais : ils riaient de ma bêtise. Je m'étais juré d'écrire tout cela un jour.

Je me rendis bientôt compte qu'elle avait des amants à la douzaine. Je lui avais sans doute déplu dès l'instant où le mollah, après avoir débité quelques mots d'arabe, me l'avait livrée. Elle voulait être libre. Un soir enfin, je résolus de la violer. Mais lorsque je tentai de mettre mon plan à exécution, elle m'opposa une résistance acharnée. Etant parvenue à se dégager, elle se leva et partit. Je n'eus d'autre satisfaction que

(21) Le mouchoir taché de sang que les jeunes mariées exhibent pour preuve de leur vertu, après leur nuit de noces.

de coucher cette nuit-là dans son lit, tout imprégné de la chaleur et du parfum de son corps, de m'y vautrer à mon aise. Ce fut la seule fois de ma vie que je goûtai un sommeil paisible. Par la suite elle fit chambre à part.

Le soir, quand je rentrais à la maison, je ne la voyais jamais. J'ignorais si elle était de retour ou non. Et puis, je ne tenais pas à savoir, condamné que j'étais à l'isolement, à la mort. Je cherchais par tous les moyens à entrer en relations avec ses amants. On ne me croira pas. Pourtant, dès que j'apprenais que quelqu'un lui plaisait, je le guettais, je commettais mille bassesses et mille platitudes, jusqu'à me lier avec lui, je le flattais, l'embobelinais. Et quels amants ! Le tripier, le mufti, l'écrivain public, le marchand de fresure, le boutiquier du coin, le philosophe. Noms et titres changeaient, mais ce n'était jamais qu'une bande de goujats. C'était à eux qu'allait sa préférence. Et que d'ignominie ! Comme je rampais ! C'est à n'y pas croire ! J'avais peur de perdre ma femme, et je voulais prendre, à l'école de ses galants, des leçons de bonnes manières et de séduction. Mais je n'étais qu'un misérable maquereau ; tous ces imbéciles se payaient ma tête. D'ailleurs comment assimiler la conduite et les manières de la canaille ? Maintenant, je sais pourquoi elle aimait ces gens-là. C'est parce qu'ils étaient tous impudents, stupides et dégoûtants. Ses passions étaient inséparables de l'ordure et de la mort. Avais-je envie de coucher avec elle ? Était-ce son physique qui m'avait fait perdre la tête ? La répugnance que je lui inspirais ? Ses gestes, son allure ? L'affection que, dès l'enfance, j'avais vouée à sa mère ? A moins que tout cela ne fit qu'un ? Je n'en sais rien. Je constate seulement que cette femme, cette garce, cette sorcière avait répandu dans tout mon être

un poison mystérieux qui me la faisait désirer et qui, bien plus, faisait que tous les atomes de mon corps avaient besoin de ceux du sien. Ils criaient le besoin qu'ils en avaient. J'aspirais passionnément à demeurer seul avec elle, dans une île perdue, loin des hommes. J'appelais de tous mes vœux un cataclysme qui eût fait crever toute cette canaille qui respirait, s'agitait, et jouissait derrière les murs de ma chambre. Alors, je serais resté seul avec elle. Pourtant, même en cette occurrence, ne m'aurait-elle pas préféré n'importe quelle bête, un serpent indien, un dragon ? Une nuit avec elle, puis mourir tous deux, dans les bras l'un de l'autre. C'était là pour moi le but suprême.

La garce paraissait prendre plaisir à me torturer. Comme si le mal qui me dévorait n'avait pas suffi. A la fin je renonçai à toute activité. Je cessai de sortir, cadavre ambulante. Personne ne savait le fin mot de l'histoire. Ma vieille nourrice m'accablait de reproches. A cause de cette garce, j'entendais les gens murmurer dans mon dos : « La pauvre ! Comment est-ce qu'elle peut supporter son toqué de mari ? » Ils avaient raison : on ne se peut faire une idée de ma déchéance.

Je fondais de jour en jour. Parfois, je m'examinais dans le miroir : mes joues étaient cramoisies, elles avaient pris la couleur de la viande suspendue à l'étal du boucher. Je brûlais de fièvre et mes yeux avaient une expression à la fois tragique et voluptueuse. Je me plaisais dans cet état nouveau. J'avais aperçu, au fond de mes yeux, l'ombre de la mort ; j'avais deviné que je devais mourir.

On appela le docteur, le médecin de la canaille, notre médecin de famille qui, comme il disait, nous avait tous élevés. Il entra, avec son turban pissieux et ses trois poignées de barbe. Cet homme se vantait

d'avoir rendu la jeunesse à mon grand-père. Il m'avait gavé de pelaret et il avait fait avaler à ma tante force casse en bâton. Il s'installa à mon chevet, me prit le pouls et m'examina la langue; enfin il me prescrivit du lait d'ânesse, de la tisane d'orge et, deux fois par jour, des fumigations de benjoin et d'arsenic. Il confia également à ma nourrice plusieurs recettes d'infusions et d'onguents bizarres, dans la composition desquels entraient feuilles d'hysope, olivète, extraits de réglisse, camphre, feuilles de capillaire, huile de marûte matricaire, huile de laurier, grains de linette, pignon et autres fariboles (22).

Mon mal empira. Ma nourrice au visage ridé et aux cheveux gris — celle de la garce également — était seule à venir s'asseoir à mon chevet, dans mon coin de chambre. Elle m'humectait le front d'eau fraîche et m'apportait des tisanes. Elle me parlait de mon enfance, de celle de l'autre. Elle me disait, par exemple, qu'encore au berceau ma femme avait l'habitude de se ronger jusqu'au sang les ongles de la main gauche. Parfois encore, elle me racontait des histoires. Ces récits me rajeunissaient et me rendaient mon âme d'enfant, évocateurs qu'ils étaient des souvenirs de cette époque lointaine. Je me rappelle distinctement que, tout petits encore, ma femme et moi, lorsque nous étions couchés côte à côte, dans notre berceau, un grand berceau à deux places, Nounou nous faisait les mêmes contes. Certains épisodes qui me laissaient jadis incrédule me paraissent maintenant tout à fait concevables. En effet, la maladie a provoqué en moi la naissance d'un monde nouveau, d'un monde inconnu et trouble, plein de formes et de couleurs et dans

(22) Remèdes d'un emploi courant dans la médecine persane traditionnelle.

lequel on obéit à des penchants dont les gens en bonne santé n'ont aucune intuition. Je vivais intérieurement les péripéties de ces contes et j'en éprouvais une jouissance indicible. Je redevais enfant. En ce moment même, en écrivant ces lignes, ce sont ces émotions-là que je ressens. C'est dans le présent que se situe tout cela et non pas dans le passé.

Sans doute, les gestes, les pensées, les désirs, les habitudes ataviques auxquels de telles allégories ont servi de véhicules à travers les générations, représentent-ils autant d'indispensables facteurs de notre existence. Il y a des milliers d'années on a prononcé les mêmes paroles, pratiqué les mêmes accouplements, éprouvé les mêmes détresses puériles, la vie, d'un bout à l'autre, est-elle autre chose qu'un conte à dormir debout ? N'est-ce pas mon propre conte que j'écris ? Les contes ne sont qu'une voie de retraite ouverte aux pauvres désirs que chaque narrateur a conçus dans l'étroitesse de sa mentalité héréditaire et qu'il n'a pu satisfaire.

Ah ! m'endormir doucement comme au temps de mon innocence enfantine ! Sommeil paisible que rien ne viendrait troubler. Au réveil, j'avais les joues cramoisies, comme la viande suspendue à l'étal du boucher. Mon corps brûlait, je toussais, et quelle toux profonde et terrible ! Une toux sortie de je ne sais quel trou perdu au fond de mon corps, pareille à celle des rosses qui, de grand matin, apportent au boucher les cadavres de moutons.

Je me souviens très bien. Il faisait nuit noire. Je demeurai quelques minutes sans connaissance. Je parlais tout seul, en attendant le sommeil. Je me sentais redevenu enfant ; j'étais couché dans mon berceau. Quelqu'un se tenait près de moi. Il y avait longtemps que tout le monde dormait dans la maison. L'aube

allait venir et il semble à ce moment, les malades le savent bien, que la vie se retire loin des frontières du monde. Mon cœur battait très fort, mais je n'avais pas peur. Je gardais les yeux ouverts, sans voir personne; l'obscurité était profonde. Quelques minutes passèrent; une pensée morbide me traversa l'esprit. Je songeai : « C'est peut être elle ! » Au même instant, je sentis une main fraîche se poser sur mon front brûlant. Je fus pris d'un tremblement. Je me demandai si ce n'était pas la main d'Azraïl (23). Puis je me rendormis. Le matin à mon réveil, ma nourrice me dit que sa fille (elle voulait parler de ma garce de femme) était venue à mon chevet, qu'elle avait pris ma tête sur ses genoux, et qu'elle m'avait bercé comme un enfant — comme mue par l'éveil de l'instinct maternel. Plût à Dieu que j'eusse alors rendu l'âme ! L'enfant qu'elle portait dans son sein était-il mort ? L'avait-elle mis au monde ? Je n'en sais rien.

Dans cette chambre qui se faisait insensiblement plus étroite et plus obscure que la tombe, je passais mon temps à attendre ma femme et elle ne venait jamais. N'était-elle pas la cause de mon tourment ? Je ne plaisante pas. Il y avait trois ans, non : deux ans et quatre mois — mais que sont les années et les mois ? Pour moi cela n'a pas de sens; pour qui est enfermé dans un tombeau, le temps est sans valeur — deux ans et quatre mois que cette chambre était le sépulcre de ma vie et de mes pensées. L'agitation, le tumulte, les spectacles offerts par l'existence de cette canaille, créée au physique et au moral sur un modèle uniforme, tout me paraissait insolite et dépourvu de signification. Depuis que je gardais le lit, je m'étais éveillé à un monde si étrange que je n'avais que faire

(23) L'ange de la mort.

de celui de la canaille. C'était tout un mystérieux univers que je portais en moi et je me sentais tenu de l'explorer en détail.

Et la nuit, quand mon être flottait aux confins des deux mondes, avant de sombrer dans un sommeil profond et vide, je rêvais. En l'espace d'un clin d'œil, je traversais toute une existence différente de la mienne. Je respirais un autre air, je rartais très loin, comme pour me fuir moi-même ou changer ma destinée. C'était lorsque je fermais les yeux que m'apparaissait mon univers authentique. Cette fantasmagorie vivait de sa vie propre. A son gré, elle s'évanouissait, puis reprenait corps ; ma volonté paraissait sans pouvoir sur elle. Mais cela non plus n'est pas certain. Les images qui se formaient ainsi devant moi n'étaient pas celles des songes ordinaires : je n'étais pas encore la proie du sommeil. Dans le calme et le silence, je les analysais, je les comparais. Il me semblait alors être resté jusque-là inconnu de moi-même. Le monde, tel que je me l'étais toujours représenté auparavant, perdait sa signification et sa vigueur, à sa place, régnait l'obscurité de la nuit (on ne m'avait pas appris à regarder la nuit et à l'aimer).

Je ne sais pas si, en de tels moments, mes bras m'obéissaient ou non. Je croyais que, si j'avais laissé ma main sans contrôle, elle se serait mise en mouvement, d'elle-même, sous l'empire de quelque mystérieuse impulsion. Si j'avais cessé de surveiller mon corps en chacune de ses parties et de lui consacrer inconsciemment toute mon attention, il aurait pu commettre des actes imprévisibles même pour moi. Je sentais depuis longtemps que je me décomposais vivant ; non seulement mon être physique mais aussi mon âme se trouvait en perpétuelle opposition avec mon cœur, sans que pour autant ils s'accordassent en-

tre eux. Je traversais une sorte de processus de désintégration, de putréfaction. Je pensais des choses auxquelles je ne pouvais moi-même croire. Parfois, je me sentais pris d'une commisération que ma raison réprouvait. Souvent, m'entretenant avec quelqu'un ou traitant une affaire, je prenais une part active à la conversation, mais mon esprit était ailleurs ; je songeais à autre chose, et je m'en blâmais en mon for intérieur. J'étais une masse en décomposition : il me semblait bien l'avoir toujours été et devoir toujours rester tel — un mélange incongru, insolite. Je sentais que j'étais à cent lieues des hommes que je voyais et parmi lesquels je vivais mais que, malgré tout, je leur demeurais solidaire en raison d'une ressemblance, vague si l'on veut, mais tout de même assez forte. C'était intolérable. Seule la constatation des besoins communs que la vie engendrait chez moi comme chez eux tempérait la surprise que j'en éprouvais. Pourtant, que ma garce de femme plût à la canaille autant qu'à moi, m'irritait plus que tout. Quant à elle, elle me préférait les autres. Certainement, il manquait quelque chose à l'un des deux.

Je l'appelle garce parce qu'aucun autre nom ne lui va aussi bien. Je ne veux pas dire « ma femme », car nous n'étions pas mari et femme ; ce serait mentir à moi-même. De toute éternité, je l'ai appelée « garce ». Ce mot avait pour moi un attrait particulier. Si je l'ai épousée, c'est à cause de ses perfides avances. Non, elle ne nourrissait aucune affection pour moi. D'ailleurs, comment eût-elle été capable d'attachement pour qui que ce fût ? Une femme vicieuse à qui il fallait un homme pour l'amour, un autre pour lui faire la cour, et un troisième comme souffre-douleur. Je ne crois même pas qu'elle se fût contentée d'un tel trio. En tout cas, c'est certainement moi

qu'elle avait choisi comme souffre-douleur et, en vérité, elle ne pouvait mieux tomber. Moi, je l'avais épousée parce qu'elle ressemblait à sa mère, parce qu'elle avait avec moi aussi une vague ressemblance. Non seulement je l'aimais, mais chaque parcelle de mon corps la désirait. Le milieu de mon corps surtout. Je ne veux pas dissimuler mes véritables instincts sous le voile de termes vagues comme « amour », « affection » ou « affinités spirituelles ». Les symboles littéraires ne sont pas mon fort. Je croyais qu'une sorte d'irradiation ou d'auréole, pareille à celles que l'on dessine autour de la tête des prophètes, vibrât au milieu de mon corps, et une autre au milieu du sien ; fatalement, mon auréole malade réclamait la sienne et l'attirait à moi, de toute sa force.

Lorsque j'eus repris des forces, je décidai de partir à l'aventure, comme un chien lépreux, qui sait qu'il doit crever, ou comme ces oiseaux qui se cachent au moment de mourir. Levé le bon matin, je m'habillai, je pris deux gâteaux qui traînaient sur l'étagère et m'élançai hors de la maison, sans éveiller l'attention de personne. Je fuyais ma propre misère ; j'errai à travers les rues, sans but, sans même savoir où j'allais, parmi la canaille au visage avide, lancée à la poursuite de l'argent et du vice. Je n'avais nul besoin de voir ces êtres : chacun d'eux n'était-il pas à l'image de tous les autres ? Tous étaient faits d'une bouche à laquelle pendait une poignée d'entrailles que terminait le sexe.

Soudain je me sentis plus agile et plus léger ; les muscles de mes jambes jouaient avec une célérité inconcevable. J'étais libéré de toutes les entraves de l'existence. Je haussai les épaules. C'était un des tics de mon enfance ; chaque fois que je me trouvais sou-

lagé d'une peine ou d'une responsabilité, je faisais ce geste-là.

Le soleil, déjà haut, devenait brûlant. Je pénérai dans un dédale de ruelles désertes, bordées de maisons grises qui affectaient d'étranges formes géométriques : cubiques prismatiques, et cônes ; elles étaient percées de lucarnes basses et sombres, d'aspect délabré, abandonnées, provisoires. Il était inconcevable qu'aucun être vivant eût jamais habité là.

Tel un rasoir d'or, le soleil tranchait l'ombre des murs, les rues s'allongeaient entre les vieilles murailles blanches. Tout était tranquille et muet, comme si les éléments avaient observé la loi sacrée et apaisante du silence qu'imposait l'air brûlant. Partout on sentait le mystère aux aguets. Les poumons n'osaient plus respirer.

Soudain je m'aperçus que j'avais dépassé la porte de la ville. De ses milles bouches avides, la chaleur du soleil suçait la sueur de mon corps. L'éclat de la lumière donnait aux broussailles de la plaine un ton de safran. Du fond des cieux, l'astre, pareil à un œil enfiévré, déversait ses rayons sur le paysage muet et inanimé. Cependant, le sol et les plantes exhalaient une odeur singulière, si forte qu'à la respirer il me ressouvint de certaines minutes de mon enfance. Des gestes et des mots de ce temps révolu ressurgirent en moi. Je sentis même un de ces moments lointains reprendre vie, avec autant d'intensité que s'il eût été de la veille, je me trouvai saisi d'un vertige délicieux, comme si j'étais né de nouveau à un monde perdu. Cette impression s'accompagnait d'une ivresse qui coulait au long de mes veines et de mes nerfs et qui pénétrait tout mon corps à la manière d'un vieux vin doux. Je reconnaissais, dans la plaine, les buissons,

les pierres, les troncs d'arbre et les minuscules pousses de thym sauvage. Je reconnaissais la senteur familière des herbes. Alors je me plongeai dans le souvenir de mes jours anciens. Et pourtant, ces réminiscences s'étaient écartées de moi, comme par magie. Elles vivaient entre elles d'une vie indépendante ; je n'en étais que le spectateur lointain et misérable. Un gouffre profond s'était creusé entre elles et moi, mon cœur était vide et les broussailles avaient perdu leur parfum enchanteur de naguère. Les cyprès étaient séparés par de plus grands espaces, les collines plus arides. Celui que j'avais été n'existait plus et si je l'avais évoqué, si je lui avais parlé, il ne m'aurait pas entendu, il ne m'aurait pas compris. Il aurait eu le visage d'une ancienne connaissance, mais ce n'aurait pas été moi, même pas une fraction de moi.

Le monde prit à mes yeux l'aspect d'une maison déserte et triste et j'étais aussi bouleversé que s'il m'avait fallu parcourir nu pieds, toutes les pièces d'une telle demeure. Je passais de l'une à l'autre, mais une fois dans la dernière, quand je me trouvais face à face avec la garce, les portes que j'avais franchies se refermaient d'elles-mêmes, derrière moi ; seules, les ombres vacillantes des murs aux angles effacés montaient la garde à mes côtés, pareilles à des esclaves noirs.

J'arrivai près du Souren (24). Une montagne dénudée se dressait devant moi. Son profil sec et dur me fit penser à celui de ma nourrice. Il y avait entre ces deux silhouettes je ne sais quelle ressemblance. Longeant la montagne, j'atteignis un site riant qu'en-

(24) Rivière qui arrosait jadis Ray, et, aujourd'hui, Chah Abd el-Azim.

tourait un cercle de collines. Le sol était couvert de capucines indigo. Sur la crête, on apercevait une citadelle bâtie de briques massives.

J'étais las, j'allai m'asseoir au bord de la rivière, sur le sable, au pied d'un vieux cyprès. L'endroit était désert et tranquille et il me semblait que nul être humain ne se fût encore aventuré jusque-là. Je me retournai soudain : une petite fille, surgie de derrière un rideau de cyprès, marchait en direction du château. Elle portait des vêtements noirs, d'un tissu très fin, qui ressemblait à de la soie. Elle rongait les ongles de sa main gauche. Elle se déplaçait comme en glissant, d'une allure pleine de nonchaloir et d'imprudence. J'éprouvais l'impression de l'avoir déjà vue, de la connaître. Mais une assez grande distance me séparait d'elle et j'étais à contre-jour. Je ne pus voir comment s'opéra sa brusque disparition.

Je restais là, frappé de stupeur, incapable du moindre mouvement. Je l'avais vue, de mes yeux, passer devant moi, s'évanouir. Était-ce un être de chair ou un fantôme ? Avais-je rêvé, étais-je bien éveillé ? Je m'efforçai de rassembler mes souvenirs. En vain. Un singulier frisson me parcourut le dos. Toutes les ombres de la citadelle semblaient s'être brusquement animées ; peut-être cette petite fille était-elle du nombre des anciens habitants de l'antique cité de Ray.

Le paysage prit tout à coup un aspect familier : une fois déjà, dans mon enfance, j'étais venu là. C'était un jour de « Sizdeh be der » (25), j'accompagnais ma belle mère et la garce. Que de poursuites autour des cyprès, que de courses et de jeux ! Ensuite,

(25) Le treizième jour après le Norouz. Cf. Note 4.

plusieurs autres enfants se joignirent à nous, mais je ne me rappelle pas bien. Nous jouions à cache-cache. Comme je pourchassais la garce, le long du Souren, elle glissa et tomba dans l'eau. On l'en retira et on la conduisit à l'abri d'un cyprès pour changer ses vêtements. Je la suivis. On avait tendu un voile de femme devant elle mais, dissimulé derrière l'arbre, je pus la voir à la dérobée. Elle souriait, mordillant son index gauche. Enfin, on l'enveloppa dans une écharpe blanche et on étendit au soleil sa robe de soie noire et légère.

Je m'allongeai sur le sable, au pied du vieux cyprès. J'entendais bruire l'eau et son murmure faisait songer à ces mots sans suite que l'on prononce en rêve. Involontairement, j'enfonçai les mains dans le gravier chaud et humide que je pressai entre mes paumes. Il était pareil à la chair d'une fillette qui serait tombée à l'eau et dont on aurait changé les vêtements.

Je ne sais combien de temps s'écoula ainsi. Enfin, je me levai et me mis machinalement en route. Tout était silencieux et tranquille. Je marchais sans rien voir. Une force contre laquelle ma volonté ne pouvait rien m'obligeait à marcher. Toute mon attention se concentrait sur les pas que je faisais. Ou plutôt, je ne marchais pas, je glissais, comme cette petite fille vêtue de noir. Lorsque je revins à moi, je m'aperçus que j'étais de retour en ville et que je me trouvais devant la maison de mon beau-père. Je ne sais comment il se fit que je passai près de la maison de son beau-père. Son jeune fils, mon beau-frère, était assis sur le perron. L'enfant ressemblait au vieux comme deux gouttes d'eau.

Il avait des yeux bridés de Turcoman, les pom-

mettes saillantes, le teint mât, le nez sensuel, le visage maigre et brutal. Il gardait son index gauche dans sa bouche. Machinalement je m'approchai de lui, je sortis les gâteaux de ma poche et les lui tendis : « Châh Djân (26) me les a donnés pour toi ». Car il appelait ma femme « Châh Djân » comme si elle avait été sa mère. Tout étonné il contempla, de ses yeux bridés, les gâteaux qu'il avait acceptés d'une main hésitante. Je m'assis sur le perron et pris l'enfant sur mes genoux. Je le pressai contre moi. Son corps était chaud ; ses mollets ressemblaient à ceux de ma femme. Il avait les mêmes gestes naïfs. Sa bouche rappelait celle de son père, mais chez lui, je me sentais attiré par ce qui me répugnait chez le vieux. On eût dit qu'un baiser long et brûlant venait de quitter ses lèvres entr'ouvertes. Je baisai cette bouche toute pareille à celle de ma femme et dont les lèvres avaient la saveur amère et âcre d'un trognon de concombre. Sans doute, celles de la garce avaient-elles le même goût.

Au même instant, j'aperçus le père, ce vieillard bossu, un cache-nez autour du cou. Il sortait de la maison. Il passa près de moi sans regarder de mon côté. Il riait d'un rire saccadé, horrible, qui vous faisait dresser les cheveux sur la tête. Il riait si fort que ses épaules tremblaient. J'aurais voulu être cent lieues sous terre. Le soir tombait déjà. Je me levai. J'aurais voulu fuir loin de moi-même. Machinalement, je pris le chemin de la maison, sans voir rien ni personne. J'avais l'impression d'errer dans une ville inconnue. Des maisons m'entouraient, étranges, contrefaites, elles affectaient des formes géométriques :

(26) Maman.

elles étaient percées de lucarnes noires et comme abandonnées. On ne pouvait concevoir qu'aucun être vivant eut jamais habité là. Leurs murs blancs répandaient une lumière morbide et, chose bizarre, incroyable, chaque fois que je m'arrêtais devant un de ces murs, la clarté de la lune plaquait à sa surface mon ombre immense et massive, mais dépourvue de tête. Mon ombre était sans tête ! J'avais entendu dire que lorsqu'on voit sur un mur son ombre sans tête, on meurt dans l'année.

Epouvanté, je rentrai chez moi et me réfugiai dans ma chambre. Je commençai aussitôt à saigner du nez. Après avoir perdu beaucoup de sang, je m'écroulai sur mon lit, sans connaissance. Ma nourrice me pansa.

Avant de me coucher je m'examinai dans la glace. Mon visage était ravagé, flasque et sans âme. Si flasque que je ne le reconnaissais pas. Je me mis au lit, tirant les couvertures sur ma tête. Après m'être longtemps agité je finis par me tourner contre le mur. Je repliai les jambes, fermai les yeux et continuai à rêvasser. Fils composant ma destinée sombre, triste, terrible et délicieuse — Lieux où la vie se mêle à la mort et où naissent des images déformées, lieux où d'antiques refoulements, des désirs confus, réprimés, ressuscitent en criant vengeance. Je me trouvai coupé de la nature et du monde sensible, prêt à me perdre dans le courant de l'éternité. Je murmurai à plusieurs reprises : « Mort, mort, où es-tu ? » Cela me calma. Je fermai les yeux.

Je me retrouvai sur la place Mohammadiyé. On avait dressé un gigantesque gibet, et on y avait pendu le vieux brocanteur d'en face. Des sergents ivres buvaient du vin au pied de la potence. Ma belle-mère

me tirait par la main, me tirait hors de la foule, me montrait au bourreau vêtu de rouge, et disait : « Celui-là aussi, pendez-le ! » Je m'éveillai, tout tremblant. Je brûlais comme un four. J'étais trempé de sueur. J'avais les joues en feu, je me levai pour boire et m'humecter le visage, afin de chasser ce cauchemar. Je me recouchai. Mais je ne pus dormir. Dans l'ombre lumineuse, je regardais fixement la cruche posée sur l'étagère. J'avais l'impression que, tant qu'elle resterait là je ne pourrais pas dormir. J'éprouvais une crainte stupide de la voir tomber. Je me levai pour la mettre en lieu sûr. Mais une impulsion mystérieuse et inattendue fit que ma main la heurta involontairement. Le récipient tomba et se brisa. Enfin, je fermai fortement les yeux. Il me sembla que ma nourrice s'était levée pour venir auprès de moi et qu'elle me regardait. Je serrai les poings sous la couverture. Mais rien d'extraordinaire n'était arrivé. Enfin, à demi assoupi j'entendis du bruit dans la rue, le bruit des pas de ma nourrice qui, trainant la savate, allait chercher du pain et du fromage.

Puis, retentit la voix lointaine d'un marchand. Il criait : « Elles chassent la bile, les mûres noires ! » Non, la vie recommence, harrassante, toujours pareille. La lumière se fit plus vive. Un rayon de soleil, reflété par l'eau du bassin, avait pénétré dans ma chambre à travers la lucarne, et tremblottait au plafond.

Mon rêve de la nuit précédente me semblait aussi lointain et aussi effacé que s'il eût daté de plusieurs années, de mon enfance. Ma nourrice m'apporta le petit déjeuner. Son visage, tiré et maigre, apparaissait comme réfléchi par un miroir déformant et l'expression en était incroyablement comique ; on aurait dit qu'il supportait un poids très lourd le distendant vers le bas.

Bien que Nounou sut que l'odeur du qaliân (27) ne me valait rien, elle s'obstinait à fumer dans ma chambre. D'ailleurs, tant qu'elle n'avait pas fumé, elle n'était pas « dans son assiette ». A force de m'entretenir de sa famille, de sa bru, de son fils, elle avait fini par faire de moi le complice du plaisir vicieux qu'elle éprouvait à en parler. Comme c'est bête! Il m'arrivait, sans aucune raison, de songer à l'existence que menaient les proches de ma nourrice, mais je ne sais pourquoi, sous tous leurs aspects, la vie et le bonheur des autres me donnaient la nausée. Je comprenais bien que ma vie, à moi, était finie, qu'elle s'éteignait tout doucement, douloureusement. Alors pourquoi m'intéresser à celles des imbéciles, à celle de cette canaille pleine de santé qui mangeait bien, dormait bien, coûtait bien, qui n'avait jamais éprouvé le moindre de mes maux et dont le visage n'était pas effleuré à chaque instant par l'aile de la mort.

SADEGH HEDAYAT
traduit du persan
par ROGER LESCOT

(à suivre)

(27) Pipe à eau.

LA VIE LITTÉRAIRE

RENDONS JUSTICE

A LA

LITTÉRATURE ARABE

Aux beaux temps du Romantisme où l'Orient était à la mode, nombreux furent les ouvrages consacrés à la Poésie arabe. Mais aujourd'hui il en va tout autrement, car, tandis que croît le nombre des arabisants, le monde des lettres ne lui porte plus un aussi vif intérêt. En Occident, cette littérature n'inspire plus guère que des ouvrages destinés aux spécialistes.

L'important recueil qui vient de paraître à Paris, « *Les plus beaux textes de la Littérature Arabe* », présentés par Emile Dermenghem, mérite donc tout particulièrement d'être mis en évidence. Ce qu'il offre au public cultivé, ce n'est pas une œuvre d'historien ou de critique mais la traduction de morceaux choisis extraits des œuvres des meilleurs poètes et prosateurs.

La sélection s'avérait délicate puisqu'il s'agit d'une ère qui s'étend depuis la période préislamique jusqu'à nos jours. Reconnaissons tout de suite qu'elle a été faite avec autant de goût que de compétence. En dépit d'omissions inévitables en une telle entreprise, l'auteur a judicieusement butiné dans les plus belles œuvres ... quant aux originaux.

Etant donné qu'au long de quinze siècles, le génie de la langue arabe a surtout brillé dans le lyrisme, nous espérons que l'on voudra bien nous excuser de nous être laissé séduire par les seuls disciples d'Apolon.

Avant d'aller plus loin, il n'est que juste de rappeler les difficultés de la traduction littéraire en général, vu que chaque langue a son génie propre, difficultés qui redoublent lorsqu'on a affaire à deux idiomes dont l'un est de souche aryenne et l'autre de souche sémitique. Déjà par elle-même labeur ingrat et redoutable, que ne peut-on dire de la traduction lorsqu'elle s'attaque à la poésie ?

Ici, sans nul doute, bien plus encore qu'en prose le style c'est l'homme. En outre la poésie se caractérise le plus souvent par un *verba ardentia*, une exaltation *sui generis*, et, enfin, elle constitue un terrain où les images fleurissent le plus naturellement du monde, et même surtout s'il s'agit de l'Orient — s'amplifient et se magnifient jusqu'à l'exubérance.

D'où la grande querelle qui n'est pas près de prendre fin : faut-il traduire un poète en vers ou en prose ?

Selon certains, c'est anémier une œuvre lyrique que de ne pas en rendre la musique en même temps que le sens ; un poète ne peut être interprété que par un poète. D'autres qui sont insensibles aux charmes d'une « belle infidèle » préfèrent la traduction en prose. A leurs yeux, la meilleure est celle qui colle le plus près au texte.

En cet ouvrage où a été adoptée la seconde solution, essayons de nous rendre compte jusqu'à quel point on a réussi sinon à transmettre les images dans tout leur éclat au moins à reproduire scrupuleusement le relief de leurs détails.

Nous ne saurions dans cette étude prétendre passer au crible un ouvrage aussi considérable. Nous nous bornerons donc à quelques exemples tirés des plus grands classiques du Moyen-Age.

Considérons d'abord Ibn El Roumi.

Pour le présenter, nous ne saurions mieux faire que de citer le jugement porté sur lui par le célèbre auteur du dictionnaire biographique des hommes illustres, Ibn Khalikan, jugement que nous approuvons sans réserve : « Poète puissamment original, esprit ingénieusement inventif, Ibn El Roumi, tel un pêcheur de perles, plonge dans les profondeurs les plus reculées à la recherche d'images rares, qu'il sertit ensuite dans le style le plus parfait. Jamais il n'abandonne une idée avant d'en avoir épuisé tout le suc ».

LA BEUVERIE (page 64)

*Nous avons passé une nuit de réjouissance où le souci
n'a pas trouvé de place.*

*Les verres étaient des étoiles et nos mains les signes
zodiacaux.*

*Une jeune fille nous réjouissant de son charme tandis
que le vin nous réjouissait dans les coupes.*

*Nous n'avons pas cessé de boire jusqu'à ce que la
langue du plus éloquent d'entre nous fût devenue
quelque peu embrouillée.*

*Et la boisson a tiré vengeance de l'honorable com-
pagnie, abaissant les plus distingués plus bas que
les pieds des gens grossiers.*

*Ah ! Quelle nuit au cours de laquelle nous avons
satisfait nos désirs ; mais le cœur a pourtant autre
chose encore à désirer.*

A cette traduction nous nous permettons d'opposer la nôtre où nous nous sommes efforcés à la fidélité :

*Que nous l'avons savourée, cette nuit !
 Tout avait été procuré pour défier le souci.
 Nos coupes étaient des étoiles
 Dont nos mains formaient les maisons zodiacales.
 Notre joie était double :
 D'une part une jeune beauté aux mélodieux accords
 Et de l'autre, la vieille liqueur à l'effet regaillardissant.
 Et nous avons bu sans relâche
 Jusqu'à ce que le plus éloquent d'entre nous
 Fit figure de bègue.
 Le vin capiteux
 Semblait se venger
 Sur ces nobles têtes
 D'avoir été foulé
 Aux pieds par de grossiers vendangeurs.
 O nuit,
 Tu n'auras calmé des désirs
 Que pour en allumer d'autres dans nos cœurs.*

Un simple coup d'œil comparatif montre clairement la quantité et la qualité des nuances qui ont, dans la plupart des vers, échappé aux traducteurs. Nous ne croyons pas, pour notre part, qu'un critique puisse, de gaieté de cœur, admettre de voir émonder ainsi l'originalité de ces vers arabes :

*Le vin capiteux
 Semblait se venger
 Sur ces nobles têtes
 D'avoir été foulé
 Aux pieds par de grossiers vendangeurs.*

en les réduisant, par suite d'une méprise flagrante, à cette platitude :

Et la boisson a tiré vengeance de l'honorable compagnie, abaissant les plus distingués plus bas que les pieds des gens grossiers.

D'où provient ce contre-sens ? Le traducteur n'aurait-il aucune idée du procédé primitivement employé pour presser le raisin et auquel on recourt encore d'ailleurs dans certains pays ! L'image évoquée par ce vers lui a complètement échappé.

Des erreurs analogues se sont produites dans d'autres poèmes du même auteur. Voici l'un d'eux :

SUR LA MORT D'UN ENFANT (page 64)

La mort s'est dirigée sur le puiné de mes enfants. Elle a choisi la perle médiane.

Alors que, depuis sa naissance, je sentais le bonheur de le voir, et que je m'étais habitué à goûter ses vertus.

Tirerais-je toutes les joies possibles de la présence des fils qui me restent, je continuerai à penser à lui et à le pleurer tant que les chamelles du Nejd continueront à gémir.

Nos enfants sont nos membres ; tout membre amputé est une perte irremplaçable.

Comme chaque corps occupe seul une portion de l'espace, la place du frère mort ne peut être occupé par un autre, ni dans l'affliction ni dans la fermeté.

L'œil peut-il remplacer l'oreille, ou l'oreille peut-elle voir et diriger ?

Version à laquelle nous nous proposons de substituer celle-ci dont nous sommes responsables :

La mort a visé le cadet de mes enfants.

Mon Dieu, comment a-t-elle choisi la perle du milieu ?...

La mort me l'a ravi

Alors que je percevais
 D'heureuses promesses dans ses traits,
 Et que je constatais de la sagesse dans ses actes.
 Hélas ! malgré la joie
 Que, lui disparu, ne cesse de me donner
 La présence de deux autres fils,
 Je continuerai à l'évoquer
 Tant que le souvenir existera en ce monde.
 Nos enfants sont comme nos membres.
 Tout membre amputé est une perte définitive qui nous
 accable.
 Pour un père, qu'il soit faible ou fort de nature,
 Aucun autre fils ne remplace le disparu.
 L'œil peut-il remplacer l'oreille ?
 L'oreille peut-elle guider comme l'œil ?...

Laissons maintenant le pauvre Ibn el Roumi à son triste sort posthume, et abordons une des gloires du siècle suivant, Al Maari, de formation, de tempérament tout différent, poète à la fois lyrique, pessimiste, mélancolique, ironique et « philosophe sceptique ». « On peut le comparer, signale la présente *Anthologie*, à Khayyam, à Montaigne, à Voltaire, aux bouddhistes, à Lucien, mais sans sous-estimer l'arrière plan métaphysique et mystique... ».

Voici comment, dans la traduction, débute l'un des poèmes les plus profonds :

*Les étoiles de la nuit semblent faire effort pour percer
 un secret, et tous les yeux les observent.*

Est-ce là un vers digne d'un authentique poète et plus encore d'un philosophe?... Et sinon pourquoi figure-t-il parmi « les plus beaux textes de la littérature arabe », se demandera le lecteur ?

En voici l'explication :

Le traducteur est tombé à l'étourdie dans un piège de syntaxe, d'ailleurs courant, en écrivant : « et tous les yeux les observent », alors qu'il fallait : « car leurs yeux restent vigilants toute la nuit durant ». Belle métaphore qui se trouve ainsi lamentablement escamotée !

Sans changer d'auteur, empruntons un dernier exemple à l'un des poèmes élégiaques les plus connus de la littérature arabe, poème aux accents vibrants de mélancolie et de pessimisme.

Neus en reproduirons la première strophe d'après l'Anthologie (page 121) :

*Les gémissements des pleureurs et les chants des
oiseaux ne peuvent changer ma doctrine et ma foi
La voix du messager funèbre est la même de l'annon-
ciateur de bonnes nouvelles.*

*Qu'importe que cette colombe, sur la branche qui se
balance, pleure ou chante ?*

dont nous nous permettons de donner notre propre version en prolongeant la citation afin de faire mieux goûter le génie d'Al Maari, à qui maintes études ont été consacrées dans le monde des lettres arabes et par d'éminents arabisants de toutes langues et cultures :

*De par ma doctrine et ma conviction je trouve vain
Que l'Homme gémissse de douleur ou chante de joie.
C'est la même voix
Qui, selon l'occurrence,
Transmet message de deuil ou de bonheur.
La colombe qui se balance là-bas,
A l'extrémité de ce rameau flexible,
Pleure-t-elle ou roucoule-t-elle,
Qui pourrait le dire ?*

*Chers amis,
 Contemplez nos tombes recouvrant déjà toute la plaine,
 Pensez à ce que sont devenues celles de nos ancêtres
 Depuis les temps les plus reculés.
 Que légers soient nos pas !
 Ne brutalisez pas cette terre
 Qui peut-être n'est faite
 Que des restes d'êtres chéris ...
 En dépit des longues années révolues
 Il ne sied pas de manquer ainsi de respect
 A nos pères, à nos aïeux.
 Si c'eût été possible,
 Vous auriez dû marcher en l'air
 Pour ne pas piaffer sur la tête des morts.
 Quelle est la tombe qui n'a servi maintes fois ? ...
 Béante, elle semble rire à gorge déployée
 De se voir serrer l'un contre l'autre
 D'anciens ennemis acharnés.
 Ainsi, dans la suite des siècles et des millénaires,
 Le cadavre d'un nouvel hôte vient reposer
 Sur ce qui reste de son prédécesseur.
 Demandez à ces étoiles, témoins éternels,
 Combien de nations ont paru et disparu !...*

Voilà donc ce que sont devenues, dans le miroir de la traduction, les œuvres de deux de nos plus grands poètes, Ibn El Roumi et Al Maari. Pauvre Ibn El Roumi surtout, lui que la malchance, compagne de sa vie, poursuit encore au-delà de la tombe !

Avant de terminer, hâtons-nous de déclarer que l'anthologie *Les Plus Beaux Textes de la Littérature Arabe* se compose de presque 550 pages serrées et que notre critique ne porte que sur la poésie. En outre soulignons qu'une grande partie des poèmes ont été traduits avec bonheur, et que certains même forcent l'admiration.

Qu'il soit donc bien entendu qu'en nous livrant à cette modeste étude, nous n'avons été animés que par deux considérations :

D'abord, signaler les écueils que présente la traduction d'une langue aussi synthétique et d'une syntaxe aussi difficile, et par conséquent la nécessité d'y consacrer le maximum de soin et de réflexion.

Ensuite, avertir le lecteur occidental de nos chefs-d'œuvre qu'il doit en toute équité soupçonner les traducteurs avant d'accuser nos grands auteurs.

C'est ainsi que le rapprochement tant souhaité entre l'Orient arabe et l'Occident s'affirmera dans une plus nette compréhension.

ABDEL RAHMAN SEDKY



L'EXPOSITION INTERNATIONALE DES DESSINS D'ENFANTS

Le thème proposé par la *Société des Amis de l'Art* aux enfants de par le monde, était : « Un aspect de votre pays et un aspect de l'Egypte ». Pour donner un aspect de son pays, l'enfant n'a pas eu beaucoup de mal. Il a reproduit un paysage, une paysanne au costume pittoresque, une foire grouillante de monde. Chacun suivant le monde qui l'entoure, a réagi différemment.

L'espagnol a été surtout frappé par une course de taureaux ou une danse folklorique, tandis que l'Américain a reproduit une scène où des enfants jouent la musique endiablée d'un jazz. Le petit Grec a figuré la campagne bucolique de l'Hellade, tandis que l'Italien s'est laissé émouvoir par les monuments de son pays, par les légendes de St. François d'Assise. Impressionné directement par le milieu, par les préoccupations du moment, l'enfant, tout comme les grands artistes, nous restitue sans aucune entrave, librement, un monde à cheval entre la réalité et le rêve. Un dessin d'enfant contient plus d'un enseignement, même pour les professionnels du métier.

Comme il fallait s'y attendre, les envois des enfants égyptiens, n'étaient pas parmi les moins passionnants. Nous l'avons dit à plus d'une occasion, l'enfant d'Egypte tout comme son frère du Soudan, possède un atavisme esthétique merveilleux et toujours vivace. Une imagination orientale sert de canevas à la repré-

LES ARTS - LA MUSIQUE

sensation d'un monde expressif et vivant, avec un sens inné de la décoration, du choix des couleurs, de l'humour enfin et de la fantaisie. Quelques dessins contiennent même le sens de la grandeur hérité de l'antique Egypte.

On comprend parfaitement qu'à l'issue de « l'Exposition Internationale des Dessins d'Enfants », organisée au Caire par la « Société des Amis de l'Art », S.E. Farid Zaalouk Pacha, ministre de la Propagande, ait déclaré à l'un de nos confrères d'« Al Ahram », qu'il serait souhaitable de tirer un film en couleurs de cette exposition, commenté en plusieurs langues et diffusé de par le monde. On ne saurait trop encourager une telle initiative qui viendrait couronner les efforts des organisateurs de cette exposition.

En attendant, le jury qui s'est réuni a décerné un premier prix consistant en un voyage en avion et un séjour en Egypte offert par le Département de Presse du Ministère des Affaires Etrangères, à un enfant suédois. Par ailleurs, le meilleur dessin reproduisant une vue d'Egypte, sera retenu par le Département du Tourisme pour servir d'affiche de propagande pour notre pays.

La grande leçon de cette manifestation est que l'enfant d'Egypte peut figurer avec honneur dans une compétition internationale de ce genre, ainsi qu'il l'a prouvé dernièrement encore au cours de l'Exposition organisée par les « Amis de Hans Andersen » où les dessins d'enfants égyptiens ont été retenus par le jury pour figurer dans la grande exposition internationale qui aura lieu à Copenhague en vue de décerner les prix aux meilleures représentations inspirées d'un Conte d'Andersen.

GABRIEL BOCTOR



POUR VOS VOYAGES **PRENEZ L'AVION**

L'histoire ne revient pas en arrière, le seul moyen de déplacement commode aujourd'hui, c'est l'avion. Evitez les transbordements inutiles, les attentes interminables, les multiples faux frais.

PRENEZ L'AVION

Ne perdez pas un temps précieux, rejoignez vite les êtres qui vous sont chers, prolongez vos vacances, une seule solution, c'est l'avion.



PRENEZ L'AVION AIR FRANCE

qui vous offre un confort idéal, un service impeccable, une cuisine de grande classe et qui vous amène frais et dispos à destination.

Le Caire : Tél 79915 - 45670
Alexandrie : Tél. 23929
et toute agence de voyages

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

Siège Social : Paris - 14, Rue Bergère

AGENCES EN EGYPTE

ALEXANDRIE LE CAIRE

R. C. 255

R. C. 360

PORT-SAID

R. C. Canal 11

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

OUVERTURES DE CRÉDITS DOCUMENTAIRES

LOCATION DE COMPARTIMENTS DE COFFRES-FORTS

Agences en : FRANCE — GRANDE-BRETAGNE
BELGIQUE — INDE — AUSTRALIE — MA-
DAGASCAR — TUNISIE.

Filiale à NEW-YORK : THE FRENCH-AMERI-
CAN BANKING CORPORATION, 31, Nassau
Street.

CREDIT D'ORIENT

SOCIETE ANONYME EGYPTIENNE

13, Rue Kasr El Nil, LE CAIRE

Téléph. : 59361 - 45429

R.C.C. 3827

AFFILIE AU GROUPE

de la

BANQUE NATIONALE

POUR LE

COMMERCE et L'INDUSTRIE

16 Boulevard des Italiens - Paris

**assure la liaison de l'économie égyptienne
avec un ensemble de réseaux comprenant**

- 915 Agences en France

- 130 Agences à l'Étranger

**TOUTES OPERATIONS DE BANQUE
ET DE BOURSE - LETTRES DE CREDIT**

BANQUE BELGE ET INTERNATIONALE EN EGYPTE

Société Anonyme Egyptienne

Autorisée par Décret Royal du 30 Janvier 1929

LE CAIRE HELIOPOLIS ALEXANDRIE

**La Banque émet des Bons de Caisse au Porteur
à des conditions favorables. Elle offre en lo-
cation des coffrets privés installés dans des
salles pourvues du conditionnement d'air.**

**TRAITE TOUTES
OPÉRATIONS DE BANQUE**

R. C. C. 39

R. C. A. 692

BOOKS ABROAD

REVUE TRIMESTRIELLE
LITTÉRAIRE ET INTERNATIONALE



Fondée en 1927 par ROY TEMPLE HOUSE

Direction : ERNST ERICH NOTH

Au service d'une Littérature Universelle :

Comptes rendus et analyses des plus importants livres récents de toute langue parus dans le monde entier, par des critiques et érudits américains et étrangers les plus connus.

Au service des Idées :

Articles et études par des auteurs à la réputation mondiale. Lecture indispensable pour quiconque s'intéresse à l'évolution intellectuelle de notre temps.

Abonnements :

Un An : doll. 4.00 — Deux Ans : doll. 7.00 — le no. 1.25

S'adresser au circulation Manager

BOOKS ABROAD

University of Oklahoma Press, Norman Okla., Etats-Unis

CAHIERS DU SUD

Directeur-Fondateur : JEAN BALLARD

Comité de Rédaction

Léon-Gabriel Gros, *Rédacteur en chef*
Joe Tortel, Toursky, A. Blanc-Dufour, Pierre Guerre
Secrétaire de rédaction : Jean Lartigue

Correspondants

E. DERMENGHEM (Alger)
FELIX GATTEGNO (Buenos-Ayres)

Administration-Rédaction

10, COURS DU VIEUX PORT, MARSEILLE
Tél. : DR. 53-62 C.C.P. Marseille 137-45

LES CAHIERS DU SUD sont représentés
en Egypte par la REVUE DU CAIRE

On s'abonne sans formalités auprès de
LA REVUE DU CAIRE, 3, Rue Nembr
LE CAIRE

UN AN (Six Numéros) P.T. 120

Achetez et conservez

notre magnifique numéro spécial

PEINTRES ET SCULPTEURS
D'EGYPTE

CENT PLANCHES HORT-TEXTE

Pour la première fois une vue d'ensemble
de la Renaissance des Beaux-Arts en Egypte
au cours du XXème Siècle.

Un fort volume de 220 pages P.T. 80 - Frs. fr. 800

Le Numéro de luxe sur très beau papier,

tirage limité à 400 exemplaires P.T. 200 - Frs. fr. 2000

LA REVUE DU CAIRE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

3, Rue Nemr, LE CAIRE - Tél. 41586

LE NUMÉRO : 20 Piastres

Abonnement pour l'Égypte: Un An..... P.T. 200

Abonnement pour l'Étranger: Un An..... P.T. 225

LA REVUE DU CAIRE est représentée en France

par les Editions des **CAHIERS DU SUD**

28, Rue du Four, PARIS (VI^e)

PRIX DU NUMÉRO 200.— frs.

ABONNEMENT, UN AN 2000.— frs.

On s'abonne sans formalités auprès des Editions des

CAHIERS DU SUD, 28, rue du Four, PARIS (VI^e)

C.C.P. 101. 819 à Paris

N. B. — Les Bureaux de la Revue sont ouverts tous les jours
de 10 heures à 12 heures